

A black rectangular bookplate with a white double-line border. The text "THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY" is printed in white, serif, all-caps font, centered within the border.

THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Le Miracle et la Critique Historique

PAR

P. SAINTYVES

PARIS

LIBRAIRIE CRITIQUE

ÉMILE NOURRY

14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

1907

Tous droits réservés

LE MIRACLE

ET LA

CRITIQUE HISTORIQUE

DU MÊME AUTEUR

La Réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement, Paris, 1904, in-12 de XI — 341 p. franco, 3 fr. 50.

SOUS PRESSE :

Les Saints successeurs des Dieux ; Essais de Mythologie chrétienne : *L'Origine du culte des saints. Les sources des légendes hagiographiques. La Mythologie des noms propres.* 1 beau vol. in-8° br., de près de 500 p., illustré.

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Nourry, Emile
"P. SAINTYVES", pseud.

LE MIRACLE

ET LA

CRITIQUE HISTORIQUE

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY

14, rue N-D. de Lorette

1907

Tous Droits réservés

BT97
- N903



Coulton

1679576

Chy

INTRODUCTION

LE FAIT MIRACULEUX ET SES DIVERS ASPECTS

J'appellerai fait miraculeux un fait rare ou même unique, considéré par celui qui le rapporte comme surpassant les forces de la nature animée ou inanimée, impliquant par suite l'intervention d'un être surnaturel : diabolique, angélique ou divin et attestant de plus la valeur religieuse d'un personnage d'une doctrine ou d'une révélation.

On ne saurait accepter la définition courante qui se contente de souligner la rareté, la singularité et l'incompréhensibilité tout au moins provisoire des miracles et de présumer ou d'affirmer qu'ils sont dus à une intervention surnaturelle. Si les miracles ont provoqué de si longues

et si passionnées discussions, ce n'est pas parce que leurs historiens y voyaient des faits extraordinaires ; mais parce qu'ils prétendaient les prendre à témoin de la sainteté d'un personnage, d'une confrérie ou d'un sanctuaire, de la vérité d'une secte, d'une Eglise ou d'une religion (1).

Parmi les faits historiques ce sont donc des faits absolument à part ; ils sont attestés, il est vrai, par des témoignages comme tous les autres faits historiques ; mais de plus, les historiens y ont presque toujours vu des faits apologétiques et nous les ont rapportés comme tels. Les historiens du miracle sont des historiens tendancieux et le fait miraculeux est un fait tendancieux.

Si vous attestez avoir vu un fait singulier et quelque peu déconcertant, on ne manquera point de vous regarder avec

(1) Le chanoine Didiot s'exprime ainsi sur la fin du miracle : « Personne ne s'y trompe : par le miracle, Dieu prend parti pour ou contre quelque chose, pour ou contre quelqu'un, et le bon sens n'admettra jamais qu'il compromette ses infinies perfections par une intervention fortuite et sans but qui serait aisément en certaines rencontres une intervention scandaleuse. » *Logique objective*, n° 286.

une attention sourcilleuse ; si l'on ne vous connaît point et que la chose intéresse votre auditeur, il cherchera à s'assurer que vous avez un esprit clair, lucide, nullement facétieux, mais pondéré, grave et véridique. Mais si vous ajoutez que ce fait est une production surnaturelle dont le but évident était d'obtenir pour telle personne ou telle proposition un respect sacré, il se demandera si cette conviction qui vous a été dictée par vos opinions ne vous a pas conduit à déformer le fait que vous rapportez et à en exagérer le côté surprenant et tout d'abord inexplicable. C'est qu'en effet cette seconde assertion qui s'ajoute à l'affirmation du fait suppose à la fois une philosophie de l'univers et une théodicée, j'allais dire une théologie de l'intervention de Dieu.

Devra-t-on par suite suspecter *a priori* la vérité ou tout au moins le bien vu d'un fait réputé miraculeux ? Ce serait aller un peu vite ; mais il faudra tout au moins exiger des témoins des miracles, des garanties non communes (1).

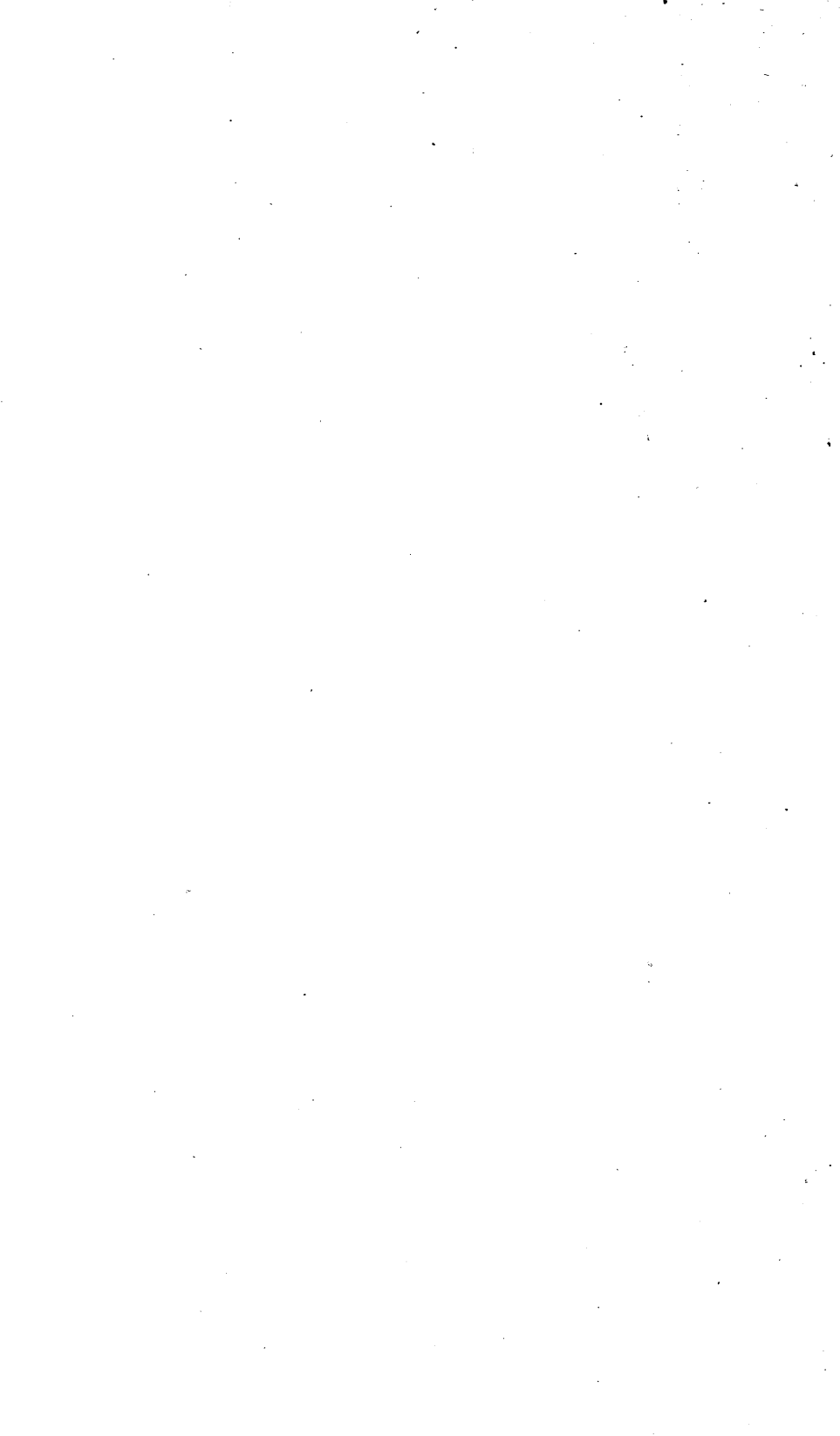
(1) « Id unum ex illa fraudis et fanaticismi suspi-

Le fait miraculeux relève de quatre disciplines distinctes : l'histoire, la science, la philosophie et la théologie. Chacune d'entre elles a ses méthodes, ses procédés et par suite ses limites. Elles sont d'ailleurs toutes assez complexes pour demander chacune un entraînement presque exclusif. L'universelle compétence étant impossible, chaque spécialiste devra demeurer dans sa sphère et surtout ne point demander aux méthodes qu'il pratique des réponses qu'elles ne sauraient fournir.

Le fait miraculeux, pour recevoir une complète appréciation, devra être soumis successivement à l'historien, au savant, au philosophe et au théologien. Au premier l'on demandera de nous attester la vérité du fait et de nous en donner une description complète. Le second nous dira s'il peut être reproduit à volonté ou si la science permet d'en fournir une

cione concludendum est, nempe, miracula, quæ in gratiam alicujus religionis proferuntur, exploranda esse juxta legitimas criticæ regulas, quas si patiantur, admittenda, sin minus, repudianda sunt.» BONAL *Institutiones Theologicæ*, Tolosæ 1879, in-12, I, 109.

explication, et sinon il nous indiquera tout au moins ses analogues plus ou moins lointains. Au troisième, qui spéculé aussi bien sur les causes invisibles que sur les causes visibles, sur les causes premières que sur les causes secondes, on pourra demander si un fait attesté par l'histoire, inexpliqué par la science requiert l'intervention de la cause première ou de quelques causes invisibles. Au quatrième, qui prétend être juge des causes spirituelles et posséder le discernement des esprits, on laissera le soin définitif de reconnaître la griffe du diable ou le doigt de Dieu.



LE MIRACLE

ET LA CRITIQUE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE ET CRITIQUE

L'histoire est une science de faits ; elle vérifie les documents ; examine les faits qu'ils attestent ; enquête sur les témoins, leur véracité ou leur insincérité et conclut à la réalité ou à la fausseté de leurs affirmations.

Ce n'est là que la première démarche de l'histoire. En second lieu, elle enchaîne les faits et s'efforce de les expliquer. Elle les montre surgissant les uns des autres, déterminés par ceux qui précèdent, déterminant ceux qui suivent et constituant une suite serrée et continue. L'histoire n'est plus alors une science, mais un art, art

savant sans doute, mais conjectural, auprès duquel l'art médical lui-même jouit d'une grande certitude. L'historien constate et explique ; lorsqu'il constate, il fait œuvre purement technique et vraiment scientifique, la critique historique tend de plus en plus à devenir une science. Lorsqu'il explique, l'historien fait œuvre d'architecte et presque de créateur, sans doute vise-t-il plus haut que le roman historique ; mais sans toujours y réussir. Taine n'a vu, et non sans raison, qu'un poème sublime dans l'*Histoire de France* de Michelet (1). Demandez à M. Aulard ce qu'il pense de la psychologie géométrique de ce dernier dans l'application qu'il en a fait à la Révolution française (2).

Dans une œuvre de synthèse, l'historien apporte presque inévitablement toute son âme. Le *Discours sur l'Histoire universelle* ou l'*Histoire du peuple d'Israël et des Origines du Christianisme* impliquent deux philosophies de la nature et de Dieu. Le

(1) *Essais de critique et d'histoire*, Paris, 1900, in-12, p. 105.

(2) Il n'est pas jusqu'à Fustel de Coulanges dont on n'ait justement critiqué les constructions historiques. Cf. LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes historiques*, Paris, 1899, in-12, p. 115.

Bossuet du Discours n'est plus que le héraut de l'aveh dont il montre la main dans la suite des événements, l'élévation et la chute des empires. Le Renan des Origines nous apparaît comme le prophète du progrès. Son scepticisme affiché ne peut dissimuler tout ce qu'il attend de l'Avenir et de la Science. Sa foi profonde en l'humanité et en l'Idéal qu'elle élabore éclate à chaque livre, elle soutient toute son œuvre (1).

De tels historiens ne sont plus des critiques, mais des poètes, et les faits sollicités par leur génie s'émeuvent s'ébranlent, se groupent et s'échafaudent en de vivantes évocations qui pour être éloquentes ou sublimes n'en demeurent pas moins irrémédiablement incertaines.

On ne saurait trop se défier de ces vastes dioramas historiques, surtout s'il en est l'auteur, tel Michelet ou Bossuet, n'a point soumis tout d'abord les faits qu'il utilise à une critique serrée, délicate, j'allais dire scrupuleuse. L'historien capable de ces résur-

(1) La théorie du *progrès* nécessaire et continu se retrouve chez presque tous les tenants de l'école positiviste ; mais on ne doit pas oublier que c'est là une hypothèse métaphysique. Cf. l'ouvrage de P. LACOMBE, *De l'Histoire considérée comme science*, Paris, 1894, in-8°.

rections prodigieuses peut-il s'empêcher de voir les faits dans la perspective de cette marche géante, de cet éploiement merveilleux dont il s'est tracé dès l'abord une émouvante exquise ? C'est peu probable. Raison de plus pour être sévère dans la première partie de son œuvre : la critique des témoignages et des faits. Que sera-ce quand il s'agira de faits réputés miraculeux ? On ne saurait oublier que de tels événements sont capables de changer non seulement la couleur des décors et des toiles de fond, mais de muer les nuances de la vision, de modifier le dessin du récit, de transformer une histoire en une leçon de philosophie ou de morale, de politique ou de religion.

Mais si les règles de l'histoire constructive ou de la synthèse historique sont encore très flottantes et permettent cette liberté d'allures, il n'en est pas ainsi des règles de l'histoire analytique ou de la critique historique. Celle-ci exige dès maintenant une rigueur proportionnée aux ressources techniques qu'elle a inventées peu à peu et mises à la disposition des érudits.

La critique historique nécessite une série d'opérations assez délicates pour que chaque

catégorie de recherches constitue en quelque sorte une critique spéciale (1). *La critique textuelle* a charge de reproduire les textes primitifs tels, s'il est possible, qu'ils sont sortis de la plume de l'auteur, de les établir avec une minutieuse exactitude, au besoin de les corriger, et enfin d'en préciser, par des notes explicatives, le sens littéral.

La critique de provenance, ou critique d'origine, s'occupe de déterminer les auteurs des textes ainsi édités, de faire le départ de ce qui leur appartient en propre ou de ce qu'ils ont emprunté. Elle s'efforce de situer les documents dans le temps et dans l'espace et si elle ne peut arriver à l'auteur même, de déterminer sa nationalité et le temps où il a vécu. Pour un document anonyme, la critique de provenance fait un travail analogue, elle tâche de fixer le temps et le lieu de sa rédaction, ses sources assurées ou probables. Elle s'efforce enfin de démasquer les apocryphes et d'identifier les pseudonymes.

La critique d'interprétation a pour but de déterminer non plus le sens littéral d'un texte, mais son sens réel. Il peut être, en

(1) Sur la nécessité de la division du travail en histoire. Cf. LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes historiques*, p. 197.

effet, plus ou moins dissimulé par suite de différentes sortes d'artifices littéraires. Et celui qui s'en tiendrait au sens littéral risquerait de faire dire à un auteur ou à un texte exactement le contrepied de ce qu'il veut dire. On arrive au sens réel : 1° en précisant le genre littéraire auquel un écrit appartient ; 2° en déterminant la façon dont les écrivains des diverses époques, et spécialement l'écrivain qu'on étudie, ont conçu le genre littéraire qu'ils ont adopté.

Enfin, *la critique réelle* s'attaque à l'objet même du livre, discute sa véracité non seulement d'après les garanties de sincérité, mais d'après ce que nous savons de certain en histoire. Elle s'efforce de déterminer la valeur de chaque affirmation des textes soumis à son examen et indique pour chacune d'elles son degré d'exactitude : certaine, probable, douteuse, fausse.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici un traité de critique historique, si abrégé soit-il ; mais il était nécessaire de donner une idée des diverses opérations de la critique avant de poser devant elle la question du miracle.

CHAPITRE II

LA CRITIQUE TEXTUELLE ET LES PRINCIPES « A PRIORI » : INSPIRATION ET VRAISEMBLANCE

Nous n'avons plus les manuscrits originaux de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il ne nous reste plus que des copies assez tardives et contenant des divergences plus ou moins considérables que l'on nomme des variantes (1). Parmi ces variantes, l'une d'elles peut apparaître comme préférable par suite de son homogénéité avec le contexte qu'elle éclaire, tandis que les autres le rendent obscur ou même inintelligible.

Il semble tout d'abord que ce genre de recherches textuelles n'a rien à voir avec le miracle et bien certainement il devrait en être ainsi. Tout le monde cependant n'en tombe pas d'accord. « En matière de cri-

(1) On estime à 200 000 les seules variantes du Nouveau Testament. Ch. GUIGNEBERT, *Manuel d'Hist. Anc. du Christian. Les Origines*, Paris, 1906, in-12, p. 10, note 1.

tique textuelle, écrit le R. P. Lagrange, on ne peut, sans atteindre la foi, préférer le texte du manuscrit syriaque du Sinaï, si du moins on l'entend dans ce sens que Jésus est vrai fils de Joseph (1). » Il pourrait se faire qu'un incrédule qui rejette tous les miracles raisonne absolument à l'inverse et dise : « En matière de critique textuelle on ne peut sans mépriser la raison ou la vraisemblance préférer aucune copie évangélique au texte du manuscrit syriaque qui reconnaît que Jésus est vrai fils de Joseph. » Le raisonnement ne serait certes pas meilleur ; mais il vaudrait exactement celui du Révérend Père.

On pourrait se contenter de faire observer à l'un et à l'autre qu'ils ne doivent pas se baser sur ce qui leur paraît préférable au nom de la foi ou au nom de la raison, mais sur le contexte, sur le sens général du passage ; et qu'enfin même s'ils croient pouvoir trancher entre les deux variantes par des raisons techniques, ils doivent les rapporter l'une et l'autre et donner en note celle qu'ils n'adoptent point (2).

(1) M. J. LAGRANGE. *La méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, Paris, 1903, in-12, p. 17.

(2) « Les *Editions critiques* faites à l'aide de plusieurs copies d'un original perdu doivent fournir au public

Le premier choisit la variante qui s'accorde avec le miracle de la naissance virgine parce qu'elle lui apparaît liée au dogme qu'il reçoit et par suite à l'inspiration ; le second préfère la variante qui fait Jésus fils de Joseph, précisément parce qu'elle élimine le miracle et l'inspiration. Que penser de ces deux attitudes ?

Nombre de livres, voire de livres d'histoire, se présentent comme inspirés. C'est le cas des antiques annales de la Chine. Est-ce une raison pour préférer une variante du Chou-King qui impliquerait le miracle plutôt qu'une variante qui ne l'impliquerait point ? Cela paraîtra douteux à tout autre qu'à un fils du Ciel. On pourrait observer d'ailleurs que ses rédacteurs recevaient facilement les miracles. On ne peut donc décider *a priori* en faveur de telle variante parce qu'elle favorise ou rejette le miracle. Il faut s'en rapporter à l'étude du texte lui-même, à l'examen de son sens général, aux règles de la critique textuelle.

les moyens de contrôler le *Stemma codicum* que l'éditeur a dressé, et contenir en note la liste des variantes qui ont été rejetées. De la sorte, au pis aller, les gens compétents y trouvent, à défaut du meilleur texte, ce qu'il faut pour l'établir. » LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introd. aux Etudes historiques*, Paris, 1899, in-12, p. 53.

C'est ainsi que le classement chronologique des manuscrits conduit ordinairement à adopter le texte le plus ancien, le temps ayant multiplié les chances d'erreur et donné le loisir d'ajouter des fables ou de modifier le texte dans un sens légendaire. Mais il est évident que le choix d'une variante ne doit être déterminé par aucune préoccupation dogmatique ou philosophique. Ce que nous disons à propos d'une variante est tout aussi vrai s'il s'agit de rectifier les erreurs textuelles, alors même qu'elles seraient répétées dans les divers manuscrits (1).

(1) « La plupart des erreurs accidentelles se laissent deviner, lorsqu'on en connaît les formes ordinaires : confusion de sens, de lettres et de mots, transposition de mots, de syllabes et de lettres, dittographie (répétition inutile de lettres ou de syllabes), haplographie (syllabes ou mots qu'il aurait fallu redoubler et qui ne sont écrits qu'une fois), mots séparés, phrases mal ponctuées, etc... » LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes hist.*, p. 57. Pour ces sortes d'erreurs dans l'Ancien Testament, voir A. LOISY, *Histoire critique du texte et des versions de la Bible Amiens*, 1892, in-8°, t. I, ch. II, p. 250. *Addition de mots ou de phrases*, p. 251. *Omissions et lacunes*, p. 259. *Substitutions et transpositions*, p. 265. *Erreurs de transcription provenant de la ressemblance des sons et des lettres*, p. 274. *Erreurs provenant d'addition, omission ou transposition de lettres*, p. 289. *Erreurs provenant d'un groupement defectueux des lettres en mots, de la vocalisation ou de la ponctuation*, p. 296. *Altérations di-*

Si l'on insistait et que l'on prétendît que la Bible en vertu de sa « transcendance » a droit à un traitement à part (1), nous aurions beaucoup à dire, car ce que l'on appelle ainsi, c'est l'impression qu'on éprouve en comparant la Bible aux autres livres sacrés. Jadis, on soulignait tout particulièrement la supériorité du code mosaïque sur les législations païennes. Depuis que le code d'Hammourabi nous a fait connaître un autre code sémitique, on a dû singulièrement en rabattre (2). En toute hy-

verses qui se sont produites dans le même mot ou le même passage, p. 301.

(1) L. R. P. Lagrange écrit : « Notre Bible est inspirée malgré les prétentions analogues d'autres livres qui ne le sont pas. Et quelle que soit cette analogie, nous maintenons, et toutes les découvertes modernes donnent plus d'éclat à cette vérité, que notre Bible est incomparable, que seule dans son ensemble, elle est vraiment pour l'humanité une lumière, une histoire du progrès de l'homme dans le sentiment religieux, que c'est le seul des livres inspirés qui puisse vraiment nous aider à trouver Dieu à le servir et à l'aimer. Je suis persuadé qu'ici la méthode historique rendra les plus grands services, qu'il sera toujours possible, sans rien exagérer, de montrer la supériorité de la Bible sur tout ce qui sort des fouilles. » *La méthode historique surtout à propos de l'Ancien Test.*, Paris, 1903, p. 78-79.

(2) Voici ce qu'écrit encore le R. P. Lagrange à ce propos : « Grâce à une merveilleuse découverte, nous pouvons mettre dans son plein jour historique la lé-

pothèse, la transcendance historique de la Bible est un point de vue éthique ou religieux qui n'a pas à intervenir dans l'établissement du texte. Une semblable attitude fait dépendre l'autorité historique de la Bible de son inspiration. Mais comme l'a très bien dit M. Loisy :

« L'autorité historique de la Bible ne résulte pas de son inspiration et ne se prouve pas non plus par elle. Le sens historique de la Bible ne résulte pas de l'interprétation ecclésiastique, et ne se prouve pas non plus par l'autorité de l'Eglise. S'il en était autrement, la démonstration chrétienne et l'enseignement chrétien n'auraient pas de fondement réel, puisque l'Eglise elle-même veut s'autoriser des témoignages historiques de la Bible et que si la Bible n'avait ni autorité, ni sens historique que par l'Eglise, elle ne serait plus un témoignage valable par lui-même. La raison exige, comme la tradition sainement comprise l'admet, que le témoi-

gislation civile des Hébreux. La part que Dieu y a prise nous apparaît moins sensible, nous ne pouvons plus parler avec tant d'assurance de la supériorité de cette loi ; elle est moins avancée dans l'ordre de la civilisation qu'une loi plus ancienne de mille ans » *loc. cit.*, p. 169.

gnage biblique ait une valeur propre, indépendante du témoignage ecclésiastique et supportant celui-ci, faute de quoi le témoignage ecclésiastique reposerait sur le vide (1). »

Il est bien certain que l'infailibilité de l'Eglise étant prouvée par la vérité de l'histoire biblique, le premier souci de l'apologiste doit être d'en obtenir un texte exact aussi rapproché que possible du manuscrit primitif. Il doit à ce moment oublier qu'il le considère comme inspiré. Il est d'ailleurs censé s'adresser à des gens qui ne lui accordent point ce privilège. S'ensuit-il qu'il doive se laisser guider par une sorte de sens rationaliste qui préférera une variante qui n'atteste pas le miracle à celle qui l'attestera. Nullement. Si le texte biblique appartient à une époque où l'on admettait facilement le miracle, il n'est donc pas étonnant qu'il en rapporte. Au reste, le rationaliste part également d'un principe *a priori* que l'on peut énoncer ainsi : Tout ce qui apparaît comme impossible ou invraisemblable ne saurait être historique. Ce

(1) A. LOISY, *Etudes bibliques*, 3^e éd. Paris, 1903, in-8°, p. 37. Même note dans Ch. GUIGNEBERT, *Manuel d'Hist. anc. du Christian. Les Origines*, Paris, 1906, in-12, p. 43-44 et p. 204.

principe s'oppose à sa manière à celui du croyant qui affirme : Tout ce que rapporte un texte inspiré est vrai et par suite vraisemblable : « Pindare racontera très gravement l'histoire de Persée et de la tête de la Gorgone, en ajoutant, à peu près dans les mêmes termes que Bacchylide, qu'il n'est chose qui le surprenne ni qui lui paraisse incroyable, quand ce sont les dieux qui l'accomplissent ; pour les dieux, les miracles sont un jeu (1). » Les deux principes sont inadmissibles comme principes de critique textuelle.

Hume eut connaissance des miracles qui se produisirent au tombeau du diacre Pâris (2) par l'admirable ouvrage que leur a consacré Carré de Montgeron (3). Je ne

(1) P. DECHARME, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904, grand in-8°, p. 94.

(2) Sur ce sujet : P. F. MATHIEU, *Histoire des miracles et des convulsionnaires de saint Médard*, précédée de la vie du diacre Pâris et d'une notice sur Carré de Montgeron, Paris, 1864, in-12, et au point de vue scientifique : D^r BOURNEVILLE et VOULET, *De la contracture hystérique permanente. Appréciation scientifique des miracles de saint Louis et de saint Médard*, Paris, 1872, in-8° ; D^r REGNARD, *Les miracles de saint Médard dans Les maladies épidémiques de l'esprit*, Paris, 1887, grand in-8°, ch. II, p. 99 à 200.

(3) M. de MONTGERON, *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris*, démontrée contre Mgr l'archevêque de Sens. Utrecht, 1737, 3 vol. in-

sais rien pour ma part d'aussi solide et de mieux appuyé parmi les recueils de guérisons miraculeuses. On eut beau enfermer l'auteur à la Bastille, on ne put nier la réalité des faits en faveur desquels il avait réuni tant et de si sérieux témoignages.

Hume entraîné par ses principes en arrive à écrire : « Qu'opposer à cette nuée de témoins si ce n'est l'impossibilité absolue, c'est-à-dire la nature miraculeuse des événements qu'ils attestent? Certainement cela seul en est une réfutation suffisante aux yeux de tout homme raisonnable (1). » Bien plus, il triomphe de l'arrêt des guérisons après la fermeture du cimetière de Saint-Médard. Il dut certainement applaudir l'auteur inconnu des vers célèbres qui furent charbonnés sur les murs :

De par le Roy défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

4° avec pl. et encore : *Recueil des Miracles opérés au tombeau de M. de Pâris, diacre*. Utrecht, 1733, 3 vol. in-12 ; et enfin : *Eclaircissements sur les miracles operez par l'intercession de M. de Pâris* où l'on répond par des exemples tirés de la tradition aux difficultés formées par Mgr l'archevêque de Paris dans ses mandements du 15 juillet 1731 et 30 janvier 1732, contre les miracles et les convulsions, Paris, 1733, in-12.

(1) HUMÉ, *Essai sur le miracle* dans *Œuvres phil.*, Londres 1788, II, 47-48.

Il eût sans doute fait particulièrement bon marché de la guérison surprenante de la demoiselle Coirin. Comment croire, en effet, qu'une femme affligée de vomissements de sang, atteinte de paralysie des membres, avec atrophie consécutive, et le sein rongé par un cancer pût recouvrer en deux séances l'usage de ses membres et la netteté de sa poitrine ?

Et pourtant, quelque cent ans après Hume, voici ce qu'écrivait J.-M. Charcot dans sa retentissante étude sur *La Foi qui guérit*.

« J'avoue qu'il y a deux ans seulement, l'interprétation de tous les éléments de cette curieuse observation eût offert bien des difficultés ; la nature hystérique des vomissements sanglants et de la paralysie n'eût pas fait de doute ; mais cette paralysie s'accompagnait d'atrophie. Eh bien ! il est péremptoirement démontré aujourd'hui que l'atrophie musculaire accompagne assez souvent la paralysie ou la contracture hystérique pour qu'il ait été déjà publié plus de vingt cas analogues à celui de la demoiselle Coirin.

« Mais, dira t-on, le cancer au sein, ce cancer ulcéré, était-il une manifestation hystérique ? Parfaitement, pourvu qu'on veuille bien concéder que le terme « cancer » ne doit pas être

pris ici au pied de la lettre et dans son acception histologique moderne. Les ulcérations persistantes de la peau ne sont point rares dans la névrose, témoin les plaies de saint François d'Assise et les stigmates de Louise Lateau.

« La demoiselle Coirin présentait au niveau du sein ces phénomènes d'œdème hystérique, mentionnés pour la première fois par l'illustre Sydenham, œdème dur, œdème bleu ou violacé, comme je l'ai appelé, et l'on sait aujourd'hui, après les travaux de M. le professeur Renaut, de Lyon, que l'œdème, lorsqu'il est porté à un certain degré d'intensité, peut entraîner avec lui des gangrènes cutanées dont les escarres laissent à leur suite des ulcérations analogues à celles qui avaient détruit le mamelon dans le cas précité...

« Ce cas et aussi tous les autres montrent bien que la guérison dite ou non surnaturelle, survenue sous l'influence de la *faith-healing*, obéit à des lois naturelles et celles-ci sont encore plus évidentes lorsqu'on pénètre plus avant dans l'analyse des faits (1). »

L'attitude de Charcot fait éclater l'illogisme de celle de Hume. Le même fait, rejeté jadis par le philosophe anglais en rai-

(1) J. M. CHARCOT, *La Foi qui guérit*, Paris, 1897, in-8°. p. 29-32.

son de son « impossibilité absolue », est accepté par le médecin français en raison de sa ressemblance avec des guérisons analogues, obtenues d'ailleurs par des médecins et cela sans miracle.

Le premier rejetait ce prodige parce qu'il ne savait l'expliquer et le croyait à jamais inexplicable ; le second, au contraire, persuadé qu'il rentre dans une classe définie et nullement miraculeuse de faits cliniques, lui cherche une explication qui convienne à tous les faits de la même classe et la trouve dans *la foi qui guérit* sans se soucier d'ailleurs de distinguer entre la confiance que le malade accorde à son docteur, ou la foi en la puissance du saint Diacre.

Les idées de Hume en matière de critique historique sont loin d'avoir disparu. Des historiens contemporains de grande valeur sont encore tentés de rejeter les miracles, comme scientifiquement invraisemblables, sous prétexte que l'invraisemblable scientifique contredit aux données de la science (1).

Il y a là une grosse confusion. Le miracle ne contredit en rien les observations

(1) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes historiques*, Paris, 1899, in-12, p. 177.

directes de la science, il y ajoute simplement une observation indirecte (1) qui pose un problème scientifique. Si l'observation indirecte est historiquement certaine comme les guérisons du cimetière Saint-Médard, on ne peut la rejeter au nom de la science. Cela supposerait un principe qu'il suffit d'énoncer pour le réfuter : Tout fait qui pose un problème d'explication doit être rejeté.

« Le progrès des sciences directes, écrit M. Seignobos, modifie parfois l'interprétation historique ; un fait établi par l'observation directe sert à comprendre et à critiquer des documents : les cas de stigmates et d'anesthésie nerveuses observés scientifiquement *ont fait admettre les récits historiques analogues* (stigmates de quelques saints, possédés de Loudun). Mais l'histoire ne peut pas servir aux progrès des sciences directes. Tenue par des moyens indirects d'information, à distance de la réalité, elle accepte les lois établies par les sciences qui ont le contact direct avec la réalité (2). »

(1) L'Histoire n'est en somme comme l'indique l'étymologie du mot (*ιστορία* expérience) qu'une des formes de la connaissance expérimentale de l'univers.

(2) *Loc. cit.*, p. 178.

Je me demande en quoi les chroniques qui affirmaient jadis la réalité des stigmates de saint François ou les contorsions et l'insensibilité des religieuses de Loudun avaient à s'inquiéter des lois des sciences directes et s'il y eut un moment où des historiens, même sévères, pouvaient ne pas admettre des faits aussi parfaitement établis (1).

A ce qu'il paraît, nous voilà bien loin de la critique textuelle et du choix d'une variante. Ce n'est point notre faute si nous sommes amenés dès le début de cette étude à constater que les passions religieuses ou rationalistes, dissimulées derrière le principe de l'inspiration ou celui de la vraisemblance, tendent à s'immiscer partout. Il ne faut sous aucun prétexte y céder ; ce serait s'abandonner à l'esprit de crédulité ou à l'esprit d'incrédulité, tandis qu'il faut s'en tenir aux principes techniques de la critique textuelle.

M. Seignobos écrit très justement :

(1) Il n'en est pas moins vrai que l'idée de vraisemblance est un des guides de l'historien et que la science la modifie en l'élargissant sans cesse. Mais on ne saurait en faire un critérium décisif et c'est ce que semble supposer tout le passage de M. Seignobos.

« Quiconque, lisant un texte, n'est pas occupé exclusivement de le comprendre, arrive forcément à le lire à travers ses impressions ; dans le document, il est frappé par les phrases ou les mots qui répondent à ses propres conceptions ou s'accordent avec l'idée *a priori* qu'il s'est formée des faits ; sans même s'en apercevoir, il détache ces phrases ou ces mots et en forme un texte imaginaire qu'il met à la place du texte de l'auteur (1). » C'est précisément ce qu'ont fait certains copistes et certains traducteurs. Personne ne pensera qu'on doive les suivre dans cette voie.

Une fois le texte matériel fixé, l'œuvre de la critique textuelle n'est pas finie : il lui faut déterminer par des notes le sens littéral. Là encore, nous devons éviter de nous laisser guider par des principes *a priori*. Le livre de Josué (2) nous parle de pierres qui tombèrent sur les Cananéens et détruisirent un grand nombre des leurs. Faut-il, avec certains annotateurs, y voir de véritables pierres ou, avec d'autres, une simple chute de grêle ? Une semblable question peut se résoudre par l'étude du texte. Dom Calmet,

(1) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etud. hist.*, p. 119.

(2) x, 11.

exposant la dernière opinion, écrit : « L'auteur de l'*Ecclésiastique* (1) confirme ce sentiment lorsque, parlant de ce prodige, il dit que *Dieu exauça Josué et fit tomber sur ses ennemis des pierres de grêle*. Ce qui fait croire que, parmi les Hébreux, c'était une expression commune de nommer la grêle simplement des *pierres* ou des *pierres de grêle* : à peu près de même qu'ils appelaient des *pierres de boue*, les mottes de terre ; des *pierres d'étain* le plomb dont les architectes se servent pour mettre à plomb la muraille des bâtiments (2). »

Dom Calmet nous indique, ici, un double procédé de la critique textuelle dans l'établissement du sens littéral : 1° l'étude des expressions propres à la langue du document ; 2° l'étude comparative des passages parallèles. Il établit d'abord que l'expression *pierres de grêle* pourrait bien être un hébraïsme signifiant la grêle, de même que *Pierre de boue* en est un autre, qui signifie une motte de terre. Par l'étude des passages parallèles, il éclaire singulièrement le texte de Josué et nous sommes tout à

(1) XLVI, 6.

(2) Dissertation sur la pluie de pierres dans *Discours et Dissertations sur tous les livres de l'Ancien Testament*, Paris, 1715, in-8°, p. 506-507.

fait édifîés lorsqu'il ajoute : « Le prophète Habacuc (1) et l'historien Josèphe (2) marquent clairement l'orage, le tonnerre et les éclairs que le texte de Josué n'exprime point ici (3). »

Dans ce cas, l'incompréhension du sens littéral a fait voir un miracle où il n'y en avait point. Ce pourrait être le contraire dans d'autres cas.

« Les erreurs historiques sont innombrables dont la cause est un contresens ou une interprétation par à peu près de textes formels, commis par des travailleurs qui connaissaient mal la grammaire, le vocabulaire ou les finesses des langues anciennes. De solides études philologiques doivent précéder logiquement les recherches historiques (4). »

On ne se permettrait plus aujourd'hui, comme on le fit durant le Moyen Age, d'essayer de comprendre la Bible sans connaître l'hébreu et les langues sémitiques. Richard Simon, parmi les catholiques, fut l'un

(1) III, 2.

(2) *Antiquités judaïques*, I. V, c. i.

(3) DOM CALMET, *loc. cit.*, p. 507.

(4) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introd. aux Etudes hist.*, p. 32.

des premiers qui réagit contre cette tendance (1).

Orientaliste savant et probe, il s'efforça d'établir les règles d'une bonne traduction ; mais traduire lorsque ce n'est pas trahir, n'est-ce pas fixer dans une autre langue le sens littéral du texte que l'on étudie.

Il demandait que l'on ajoutât à toute traduction un dictionnaire des mots incertains, spécialement lorsqu'il s'agit de termes techniques ayant rapport aux arts, aux mœurs, aux sciences.

« Par ce moyen, dit-il, on aura (un texte) une version de l'Ecriture, où sera distingué, ce qui est certain, d'avec ce qui est douteux et incertain et même d'avec ce qui est entièrement inconnu... Il se peut faire qu'on ne saura pas exactement ce que signifiera quelque chose soit de plante ou d'animal ; mais on saura toujours qu'il ne si-

(1) L'abbé Loisy, abordant ces questions de critique textuelle en 1892, se voyait encore obligé de consacrer tout un paragraphe à défendre : « Le droit de la critique textuelle », *Histoire critique du texte et des versions de la Bible*, Amiens, 1892, in-8°, t. I, p. 203-211. « Corriger avec prudence le texte de l'Ecriture, ce n'est pas traiter l'Ecriture avec irrévérence, c'est la purifier des scories que l'humaine faiblesse y a introduites et témoigner aux livres saints le respect le plus éclairé », p. 210.

gnifie point telle ou telle chose. Je doute par exemple de la signification du mot hébreu que ceux de Genève et quelques autres interprètes ont traduit *baleines*... Par le moyen de ce dictionnaire, je connaîtrai aisément que cette traduction est fausse, non seulement dans le chapitre premier de la *Genèse*; mais dans le passage du Nouveau Testament où plusieurs traducteurs français ont mis : Que Jonas fut trois jours dans le ventre de la baleine, ce qui n'est point dans le texte de l'Evangile. Cette créance commune n'est fondée que sur une fausse traduction du mot *ceto* qui signifie simplement un grand et long animal et en cet endroit-là un grand poisson et non pas une baleine.

« Si l'on veut prendre la peine de remonter plus haut et de consulter le texte du prophète Jonas, on trouvera qu'il ne fait point mention d'une baleine en particulier, mais en général d'un grand poisson.

« Ceux qui ont vu des baleines savent que cet animal ne peut pas avaler un homme tout entier (1). »

Sans doute nous considérons aujourd'hui

(1) R. P. RICHARD SIMON, *Histoire critique du Vieux Testament*, Rotterdam, 1685, in-4°, p. 362, voir aussi p. 366.

l'animal qui avala Jonas comme un animal légendaire, mais nous n'en voyons que mieux combien l'opinion de Richard Simon était raisonnable. Ici encore la précision du sens littéral du mot *thannin*, traduit par *ceto* dans la Vulgate, fait évanouir le miracle. N'oublions point que ce pourrait être le contraire.

« Comme donc, la plupart des mots sont équivoques, écrit-il encore, principalement dans la langue hébraïque, il est nécessaire de savoir toutes leurs différentes significations pour en appliquer celle qui convient le mieux à la matière dont il est traité. Mais on ne peut savoir les différentes significations de chaque mot, que par une longue étude de la langue et en conférant les différents endroits où ces mots se trouvent : et de plus, l'application du sens dépend beaucoup des notions que la religion nous donne (1). »

Certes dissiper les équivoques des mots, c'est bien l'œuvre du grammairien ou du

(1) *Histoire critique du Vieux Testament*, 1685, in-4°, p. 376-377. — Il a suffi à Fustel de Coulanges de préciser le sens d'une centaine de mots pour renouveler l'étude des temps mérovingiens. Aussi ne manquait-il jamais l'occasion de souligner l'importance des études de mots pour la science historique. Cf. LANGLAIS et SEIGNOBOS, *loc. cit.*, p. 124-126.

lexicologue ; mais il n'y réussira qu'autant qu'il connaîtra les croyances saines et superstitieuses des écrivains dont il explique la langue. Maimonide donne au mot apparition le sens de vision ou songe parce que les Hébreux ne distinguaient point entre une apparition objective ou une apparition du rêve. « C'est ainsi qu'il interprète l'apparition des anges d'Abraham sous les chênes de Mambré, la lutte de Jacob avec le Seigneur, l'histoire de Balaam où il est dit que son ânesse parla, et un grand nombre d'autres apparitions (1). »

Tout le monde connaît le récit dans lequel Isaïe (2) nous montre l'armée de Sennachérib détruite par l'ange exterminateur.

Faut-il voir dans cet ange de mort un être corporel semblable au saint Michel du Moyen Age et frappant avec une épée les ennemis des Hébreux ?

« Les Hébreux modernes, nous dit Dom Calmet, enseignent qu'à la mort de chaque homme, *Sathan ou l'ange de mort se trouve au chevet du malade, tenant en main une épée nue*. C'est cet ange de mort que David vit,

(1) *Histoire critique du Vieux Testament*, 1685, in-4^o, p. 378.

(2) xxxvii, 36.

armé d'un glaive, qui frappait son peuple et qui en fit mourir soixante-dix mille en si peu de temps.

« Lors donc que l'Ecriture nous dit que l'ange exterminateur met à mort l'armée de Sennachérib, elle ne prétend pas nous désigner un genre de mort particulier. Elle semble au contraire nous marquer toutes les manières dont un homme peut mourir. Soit qu'il meure par l'épée ou autrement, c'est toujours l'ange de mort qui lui ôte la vie (1). »

L'ange exterminateur pourrait donc se traduire par ce simple mot : la mort. Ceux qui l'ont imaginé comme une sorte de guerrier céleste et miraculeux se sont mépris sur l'idée que s'en forment les Hébreux, ou du moins, n'ont pas vu qu'ils adoptaient un préjugé populaire parmi ce peuple. Croient-ils que la mort apparaît parfois sous la forme d'un squelette armé de faux, comme on la peignait au Moyen Age ?

C'est ainsi que la seule étude du sens des mots permet de faire évanouir une foule de faux sens qui, il faut l'avouer, aggravent

(1) D. CALMET, *Discours et Dissertations sur tous les livres de l'Anc. Test.*, 1715, in-8°, t. III, p. 222-223.

ordinairement la signification miraculeuse d'un texte.

Ce n'est pas tout : la critique textuelle, en déterminant les mille variantes et le sens précis des mots équivoques, a fait réaliser à la notion des livres dit inspirés et par suite à celle de l'inspiration, un notable progrès. Les protestants et les catholiques de l'époque de la Réforme expliquaient l'inspiration par une sorte de dictée et par une impulsion intérieure grâce à laquelle l'écrivain sacré ne jouait guère d'autre rôle que celui d'une machine à écrire. Dieu frappait sur les cellules cérébrales comme le dactylographe sur les touches.

L'étude des altérations des textes a démontré combien cette notion était fausse. Aussi bien Richard Simon n'hésita pas à rejeter les miracles jadis imaginés pour expliquer la transposition des textes (1), tous ceux que l'on y ajoutait encore pour la conservation du texte primitif d'ailleurs perdu et de ses diverses copies (2) ; et enfin les miracles destinés à garantir l'authenticité des

(1) RICHARD SIMON, *Hist. critique du Vieux Testament*, p. 7.

(2) RICHARD SIMON, *Hist. critique du Vieux Testament*, p. 555-556.

versions de l'Ecriture et en particulier celle des Septante (1).

Qui croit encore aujourd'hui à la légende des septante deux traducteurs, enfermés dans septante deux cellules, et ressortant avec septante deux traductions grecques de la Bible hébraïque, aussi semblables que 72 exemplaires tirés d'un unique cliché (2)?

Nous sommes loin de ces enfantillages. Un texte critique de la Bible, par le seul fait qu'il indique les variantes des diverses copies et les essais de restitution des divers éditeurs, témoigne suffisamment de la nécessité d'une notion nouvelle de l'Inspiration. On ne la représente plus comme une dictée, mais on la compare volontiers à une sorte de concours divin. C'est au nom de la doctrine religieuse de la Bible qu'on atteste sa supériorité, ce n'est plus au nom d'une véracité d'inspiration.

De plus en plus, désormais, lorsqu'il s'agira d'éditer un texte contenant des récits miraculeux, que ce soit la Bible ou telle légende hagiographique, on ne se préoccupera que des seules règles de la grammaire et de la philologie comparée.

(1) RICHARD SIMON, *Hist.critique du Vieux Testament*, p. 565-568.

(2) PHILON, *Vita mosis*, II, 6.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE DE PROVENANCE — LA VALEUR DES COMPILATIONS, DES OUVRAGES ANO- NYMES ET DES LIVRES APOCRYPHES

En présence des récits miraculeux il est très important de savoir si l'auteur rapporte des faits dont il a été le témoin personnel ou non. Nous aurons à revenir sur le premier cas ; dans le second, ou bien il rapporte un fait d'après d'autres documents écrits (citation avouée ou plagiat) ou d'après une tradition orale.

La critique de provenance a précisément pour but de nous faire connaître quelles sont les diverses sources d'un récit. Elle procède par comparaisons et rapprochements minutieux. Chacun sait qu'on est arrivé à démontrer la pluralité des sources du *Pentateuque*.

Il est composé de quatre grands docu-

ments qui se caractérisent par des différences de vocabulaire et de style, par la diversité des institutions au milieu desquelles ont vécu chacun des quatre rédacteurs, par des divergences dans leur façon de comprendre l'histoire et enfin par des dissemblances considérables dans leurs idées morales et théologiques.

Personne ne doutera que cette démonstration suffise si j'ajoute qu'au seul point de vue du vocabulaire chaque rédacteur compte au moins une centaine de termes que ne reproduisent pas les autres. Mais il y a mieux. Si l'on classe chronologiquement ces quatre documents : *Elohiste*, *Jahviste*, *Deutéronome* et *Code sacerdotal*, on s'aperçoit que vocabulaire, style, institutions, précision historique, morale, théologie, tout progresse en même temps d'un document à l'autre de l'*Elohiste* au *Jahviste*, du *Jahviste* au *Deutéronome*, et de celui-ci au *Code sacerdotal*. Le progrès simultané de toutes les catégories de différences et de caractères particuliers constitue la plus puissante des preuves cumulatives.

Enfin, en comparant les quatre grands documents du *Pentateuque* aux autres livres de la Bible, spécialement sous le rapport des institutions, de la morale et de la théologie,

on constate que « le document que nous appelons E (*Elohiste*) marche d'ordinaire avec les prophètes du royaume d'Israel, Amos et Hosée (vers 800) ; le document J. (*Iahviste*) avec les premiers prophètes de Judah. (vers 740) ; D. (*Deutéronome*) a pour plus proche voisin Jérémie (et date probablement de 628) et P. (le *Code des Prêtres*), Ezéchiel et les Chroniques (et ne peut avoir été composé avant l'an 400) » (1).

Il est bien évident que la valeur du livre mosaïque (qui d'ailleurs ne saurait être de Moïse puisqu'il vécut au plus tard vers l'an 1300) ne dépasse point la valeur des quatre sources juxtaposées d'une façon assez grossière. Mais ces documents sont anonymes.

Que valent les récits de miracles anonymes ? La crédulité des foules et surtout des foules religieuses est incommensurable ; des exemples surabondent. Nous nous contenterons d'en citer deux observations dues toutes deux à des auteurs catholiques.

L'abbé de Marolles dans ses *Mémoires* rapporte le fait suivant arrivé à Paris en 1644 : Un homme tira un coup de pistolet contre

(1) Rev. BRIGGS et F. von HUGEL, *La Commission Pontificale et le Pentateuque*, Paris 1907, in-8°, p. 18.

une enseigne de boutique où était peinte une image de la Vierge Marie. Les voisins, alarmés d'avoir ouï tirer, sortirent pour voir ce que c'était. Il y eut quelqu'un qui s'aperçut que la balle avait percé la bonne Vierge. Là-dessus on s'imagina que ce coup ne pouvait venir que d'un hérétique ou de quelque impie. Cette populace fut d'abord si frappée de cette hardiesse et de cette bravade qu'il se trouva sur-le-champ quelqu'un qui *vit sortir du sang* de la blessure. Il n'en fallut pas davantage pour que cette multitude en fût bientôt entièrement convaincue. Cette persuasion alla si loin qu'il se trouva des milliers de personnes prêtes à déposer qu'elles avaient vu le sang de leurs propres yeux. Cette histoire fit tant de bruit qu'on ne tarda pas d'en graver une estampe qui eut cours et se débita jusqu'à ce qu'enfin des gens de bon sens en ayant fait voir le ridicule, la planche fût supprimée et le miracle tomba comme un conte. »

Le célèbre écrivain J.-K. Huysmans témoigne qu'il n'en est pas autrement de nos jours.

A Lourdes, « les journaux n'ont plus de raison d'être, on ne les achète plus ; une feuille que l'on vend sur l'esplanade les

remplace tous : le *Journal de la Grotte* ; il s'agit de savoir combien il y eut de miracles hier et, hormis cette question, plus rien ne vaut. Une note du bureau des Constatations insérée dans le journal même, prévient le public que ces annonces de guérisons sont hâtives et non contrôlées ; *ces réserves ne sont admises par aucun lecteur ; tout individu qui entre dans la pièce du Dr Boissarie ou qui en sort doit être un miraculé* ; les prêtres sont encore plus enragés que les autres pour vouloir discerner le miracle partout ; j'en ai vu qui se précipitaient sur des femmes que l'on emportait de la clinique médicale et que l'on prétendait guéries, pour leur faire toucher leurs chapelets, et c'étaient de simples hystériques ! — Comment s'entendre avec des gens d'une mentalité pareille ? — et des bruits courent, issus d'on ne sait où, de prodiges extraordinaires que l'on n'a pas eu le temps de vérifier, car ils se sont produits au moment où les pèlerinages partaient ; et les détails deviennent de plus en plus confondants à mesure qu'ils sont racontés par de nouvelles bouches ; la barrière de bon sens que la clinique s'efforce d'opposer à ces divagations est vite rompue ; l'on pense que le Dr Boissarie met de la mauvaise volonté quand il n'accepte pas, d'em-

blée, l'origine miraculeuse d'une cure; c'est une véritable débâcle de la raison (1). »

Que signifie le témoignage d'un contemporain s'il n'a point vu et se contente de rapporter ce que la foule a vu; mais que sera-ce s'il s'agit non plus d'un fait contemporain, mais d'un fait attesté par une tradition?

On peut épiloguer au sujet de la fidélité de la tradition orale et s'extasier sur la conservation millénaire de tel nom de lieu (2), mais osons nous demander sincèrement quelle est sa valeur en matière de miracle et l'on conviendra qu'elle est bien près d'être nulle. L'imagination des foules contemporaines est respectueuse des faits en regard de l'imagination des foules postérieures et des scribes qui constituent les anneaux de la tradition. Tout le monde connaît la fable de notre La Fontaine intitulée : *La Femme et le Secret* (3). Un œuf en moins d'une journée en a produit un cent; mais c'est là l'œuvre de commères contemporaines. La Tradition ressemble mieux à l'inventive

(1) J.-K. HUYLMANS, *Les foules de Lourdes*, Paris, 1906, in-12, p. 132-133.

(2) R.-P. LAGRANGE, *La méthode historique*, p. 190-192.

(3) LA FONTAINE, *Fables*, VIII, 6.

Perrette : d'un œuf elle fait un bœuf. En réalité, la tradition est le véhicule par excellence de la fable et du conte, de la légende et du mythe ; mais c'est folie de l'interroger sur un fait tant soit peu ancien (1). Ce qui la caractérise c'est d'être admirablement renseignée sur les très vieilles histoires, mais en général elle ignore ce qui s'est passé il y a trente ou quarante ans (2). Cependant, chose curieuse, celui qui rejettera le récit d'un miracle contemporain n'hésitera pas à recevoir l'histoire de quelque merveille très ancienne (3).

Si l'auteur d'une histoire qui contient des miracles est inconnu, et incertaine l'époque de la rédaction, il appert qu'on ne saurait y ajouter foi. Une telle histoire n'est qu'un moment de cette tradition flottante, propre sans doute à conserver le souvenir du passé,

(1) « La tradition orale est par sa nature une altération continue, aussi dans les sciences constituées, n'acceptera-t-on jamais que la transmission écrite. » LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction*, p. 153.

(2) Sur la valeur historique de la tradition on peut voir : R. P. DE SMEDT, *Principes de critique historique*, Liège, 1883, in-12, ch. x de la « Tradition orale », p. 161-181 ; ch. xi « Autorité de la tradition populaire », p. 182-202.

(3) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction*, p. 174-175.

mais non moins propre à le déformer et à le grossir.

Nous ignorons quel fut le rédacteur du livre des *Juges* (1), ce livre ne représente donc pour nous qu'une tradition d'ailleurs assez tardive. Le R. P. Lagrange, exégète orthodoxe, n'écrit-il pas :

« L'histoire d'Ehoud est parfaitement une et caractéristique. Celle qui lui ressemble le plus est celle de Samson... Il est vrai que dans l'histoire de Samson, tel trait peut être déjà rédigé ou stéréotypé *dans la mémoire populaire* avant d'être écrit comme partie d'une histoire religieuse... Ces deux épisodes attribuent à Iahvé la même gloire que les autres, cependant on ne voit son intervention que dans des actions de force ; le héros est l'instrument de la divinité, mais il n'est pas instruit par elle, transformé par elle en agent conscient et religieux. *Le récit est populaire avec une teinte d'humour satirique qui paraît dans la mort d'Eglon et dans un autre trait de la lutte de Samson contre les Philistins.* Il est donc probable que ces deux récits du moins sont sortis de la même plume (2). »

(1) M. J. LAGRANGE, *Le Livre des juges*, Paris, 1903, grand in-8°, p. xx-xxii.

(2) M. J. LAGRANGE, *loc. cit.*, p. xxix. — Samson

Il est vrai que d'autres épisodes semblent empruntés à des rédactions plus anciennes ; mais qu'étaient ces rédactions sinon encore un moment de la tradition populaire. Aussi ne comprendrions-nous point qu'on cherchât encore aujourd'hui l'explication des miracles de force attribués à Samson : l'enlèvement des portes de Gaza, la destruction de dix mille hommes avec une mâchoire d'âne, l'ébranlement, à force de muscles, des colonnes de la salle du festin.

Les Grecs racontaient qu'Hercule, arrivé en Egypte, fut enchaîné par les habitants du pays et conduit, pour y être immolé, vers l'autel de Jupiter. Le héros d'abord se laisse faire et marche en silence. Mais devant l'autel, il brise soudain ses liens, se précipite sur la foule accourue pour assister au sacrifice et tue tout le monde. Hérodote n'admettait point la réalité de cette histoire (1). Celle de Samson est-elle mieux assurée.

Libre à d'autres de s'étonner des miracles qui illustrent les exploits de Gédéon, ce ne peut être pour nous que des récits agencés par l'imagination des foules.

La recherche des sources suppose le clas-

entraîné par Dieu vers les prostituées philistines, n'est-ce pas un trait éminemment légendaire ?

(1) *Histoires*, II, 45.

sement des manuscrits d'un même texte. Dans le cas le plus fréquent, si les manuscrits présentent des différences importantes, on constate que le récit primitif n'a fait que s'accroître d'une façon constante et que les rédacteurs ont procédé plus ou moins comme la tradition populaire. Deux cas peuvent se présenter : les manuscrits postérieurs contiennent des additions dues soit à la tradition, soit à l'invention du copiste, ce sont des interpolations ou bien les additions provenant d'une source écrite que l'on a pu identifier : ce sont des plagats (1).

Si les interpolations rapportent quelque fait miraculeux, on a tout lieu de le rejeter puisque dans l'hypothèse la plus favorable ce ne peut être qu'un emprunt à une tradition populaire ou à une source perdue, ce qui pour l'histoire est exactement la même chose. On sait que des interpolations se sont produites dans les manuscrits du Nouveau Testament. Le verset dit des trois témoins célestes, sur lequel s'appuie principalement la démonstration scriptuaire de la Trinité, est une addition tardive : c'est aujourd'hui un fait absolument acquis. Ce que l'on sait moins c'est que les versets sur lesquels s'ap-

(1) M. J. LAGRANGE, *loc. cit.*, p. xxix.

puie le miracle de l'Ascension du Christ sont également interpolés.

Il y a déjà quelque quarante ans que L. Leblois écrivait : « Si je lis attentivement les quatre évangiles dans le *Sinaïtique* (1), je remarque qu'aucun de leurs auteurs ne sait rien de « l'ascension » de Jésus ; du moins aucun des quatre ne la raconte. Matthieu fait même déclarer à Jésus : « Voici, je suis toujours avec vous, jusqu'à la fin du monde (2). » Les quelques mots de Luc : « et il fut enlevé au ciel », manquent précisément non seulement dans le *Sinaïtique*, mais aussi dans des manuscrits postérieurs ; de sorte que l'orthodoxe Tischendorf, même avant la découverte du *Sinaïtique* déjà, ne les admettait point dans son *Nouveau Testament grec* (3). Voilà donc dans Luc une addition évidente.

Marc en présente une plus remarquable encore. Le 16^e et dernier chapitre de Marc renferme 20 versets dont le 19^e parle de l'ascension de Jésus. Or, dans *Sinaïtique*

(1) Les deux plus anciens manuscrits des Évangiles sont le *Sinaïtique* et le *Codex Vaticanus*. Ils remontent tous deux au iv^e siècle.

(2) MATH., xxviii, 20.

(3) Voir par exemple la 7^e édition, Leipzig, 1859, p. 329.

et dans *Vaticanus*, ce 16^e chapitre s'arrête avec le 8^e verset. Tout le reste manque, c'est-à-dire les versets 9 à 20. Qui est-ce qui a ajouté ces 12 versets ? L'historien Eusèbe (IV^e siècle) nous apprend qu'ils existent dans « quelques copies », mais, ajoute-t-il, les *manuscripts exacts* terminent le récit de Marc aux mots : « elles étaient effrayées », verset 8. Ainsi, non seulement les manuscrits « exacts » de Marc nous apprennent que cet auteur, tout comme Matthieu, Luc et Jean, n'a pas fait la moindre mention de l'ascension de Jésus ; mais, pour le dire en passant, ils nous apprennent en outre que le fameux passage, verset 16 : *Celui qui ne croira point sera condamné*, dont on a tant abusé pour légitimer les anathèmes prononcés contre des frères qui professent une foi différente, n'est pas authentique (1) !

Certes, on peut voir dans les versets ajoutés le témoignage d'une tradition mais on ne saurait en faire état pour fournir une preuve historique de cette miraculeuse élévation.

L'antiquité traitait l'histoire avec une li-

(1) L. LEBLOIS, *Des additions légendaires, dogmatiques et liturgiques faites au texte primitif du Nouveau Testament*, Paris, 1869, in-8°, p. 9 et 10.

berté que nous ne connaissons plus. Le Moyen Age n'a d'ailleurs rien à lui envier sous ce rapport. « Des passages d'Eginhard, chroniqueur du IX^e siècle, sont empruntés à Suétone : il n'y a rien à en faire pour l'histoire du IX^e siècle (1). » Les hagiographes pratiquaient le plagiat avec passion et empruntaient avec une diligence particulière les beaux miracles d'une autre vie de saints pour en orner celle qu'ils écrivaient et rehausser ainsi l'éclat de leur héros. Ces plagiats sont parfois flagrants et reproduisent tantôt des passages entiers, tantôt nombre d'expressions du texte pillé. Il est évident qu'on ne saurait accepter ces miracles empruntés. On n'est même pas autorisé à y voir les reflets d'une tradition comme dans le cas des miracles interpolés.

Lorsqu'il n'y a pas reproduction littérale et retour des mêmes expressions, la ressemblance générale qui existe entre divers récits d'un semblable miracle, suffit pour jeter la suspicion sur les récits postérieurs. C'est ainsi que les Bollandistes se refusent à voir des histoires véritables dans les légendes des saints qui nous montrent les

(1) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Etudes hist.*, p. 73.

cadavres des martyrs qui ont subi la décapitation, portant leurs têtes dans leurs mains.

N'y a-t-il pas lieu de se demander si la résurrection opérée par le prophète Elisée n'est point apparentée à celle qu'opéra le prophète Elie. La méthode employée par les deux nabis qui s'étendent l'un et l'autre sur le cadavre, le premier répétant cette opération trois fois et le second sept fois, constitue une analogie frappante. On sait d'ailleurs que le nombre trois et le nombre sept sont substituables dans les récits légendaires. Pour trancher une semblable question, il faudrait d'ailleurs faire une étude minutieuse des deux textes, qui ne serait pas en sa place ici. Mais il était juste d'indiquer comment la question se posait.

Le plagiat hagiographique atteignit parfois des proportions étranges. La vie d'un saint était mise entièrement au compte d'un autre saint dont on ignorait l'histoire et constituait ainsi un doublet. Il est évident que les miracles, que l'on attribuait au saint dont on ignorait la vie, ne sont pas plus recevables que cette légende d'emprunt. Ce procédé, fréquent dans la littérature pieuse, se retrouve-t-il dans les livres sacrés. Leur nature permet de le supposer ;

mais les solutions particulières sont choses délicates.

Nous savons que, les livres saints contiennent un certain nombre de livres apocryphes (1). Le plagiat est ici renversé : le rédacteur n'emprunte plus son texte mais le nom dont il prétend l'autoriser. Peut-on admettre la vérité des miracles rapportés dans les livres apocryphes ? Le miracle ayant un but apologétique dès qu'il est produit en faveur d'un homme, de Dieu ou d'une doctrine divine, nous nous défierons nécessairement de tout témoin qui, dans ce même but d'apologie, aura plus ou moins altéré la vérité.

En conséquence, nous n'hésiterons pas à rejeter comme insincères tous les livres apocryphes. Signer un écrit d'un nom glorieux afin de lui donner un plus grand poids et le faire plus facilement recevoir de ceux auxquels on l'adresse, implique un singulier mépris de la simple vérité. Cela peut n'être point très coupable et s'expliquer par les mœurs du temps ; mais si la moralité de semblables témoins est défendable (2), il n'en est pas de même de leur véracité. Les prétendues apocalypses

(1) CH. GUIGNEBERT, *Manuel d'Hist. anc. du Christian. Les Origines*, Paris, 1906, in-12, p. 6-7,

(2) R. P. LAGRANGE, *Méth. historique*, p. 84-85.

d'Hénoch et d'Esdras ont été contées par des gens qui savaient fort bien qu'ils n'étaient ni Hénoch ni Esdras. L'Eglise n'a pas hésité à les rejeter de son canon, de même que maints évangiles attribués à Jacques, à Thomas, à Nicodème et à tant d'autres. Ils ne sauraient être utilisés en matière de miracles. Si donc nous admettons que le livre de Daniel, est un livre historique, il restera à établir, ce qui est fortement contesté par les critiques, que ce livre est véritablement de Daniel. On est en droit de récuser ce contemporain d'Antiochus Epiphane, qui se fait passer pour un contemporain de Nabuchodonosor, quand il raconte l'histoire des trois jeunes hommes dans la fournaise ou le festin de Baltasar. Sauf le respect dû à la Commission pontificale des études bibliques, qui oserait soutenir aujourd'hui que les cinq livres dits de Moïse sont réellement de lui ne serait pas moins ridicule que s'il défendait l'authenticité des écrits attribués à Orphée et à Musée (1). Mais par suite comment défendre les merveilles de la *Genèse* et les miracles de l'*Exode* ?

Si nous n'avions pas d'autres raisons pour

(1) P. DECHARME, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904, grand in-8°, p. 36.

rejeter les miracles que ces livres contiennent, celle-là suffirait.

A la seule lumière de la critique externe (c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la critique textuelle et la critique de provenance), on voit combien de miracles, que l'on croyait pouvoir historiquement affirmer, sont entachés d'incertitude et irrecevables pour le critique.

CHAPITRE IV

LA CRITIQUE D'INTERPRÉTATION

1° Du genre littéraire des livres qui racontent des miracles.

Les limites entre les différentes branches de la critique historique sont assez indéfinies et on serait très embarrassé pour préciser la ligne qui sépare la critique externe de la critique interne. Il n'importe guère d'ailleurs, il suffit qu'elles tendent toutes au même but : déterminer la valeur de chaque affirmation des textes supposés historiques.

La critique d'Interprétation qui précède la critique réelle ou critique d'exactitude s'appelle aussi parfois herméneutique ou exégèse. On voit de suite quels étroits rapports elle entretient avec la critique textuelle. Elle ne saurait d'ailleurs s'en passer

puisque celle-ci doit lui fournir des textes exacts et que, d'autre part, elle collabore déjà avec la critique des textes pour préciser leur sens littéral. La critique d'Interprétation pourrait aussi s'appeler la critique littéraire. Son but est de déterminer d'après l'examen même des textes quelles ont été les intentions générales de leurs auteurs.

Notre premier soin sera donc de définir le genre littéraire auquel appartiennent ces sortes de récits. Il serait, en effet, puéril de nous demander si l'auteur de telle production est digne de foi quand, d'autre part, il est visible qu'il n'a point visé à l'exactitude historique. On ne recherche pas dans quelle mesure on peut se fier aux récits merveilleux d'un poète ou d'un romancier (1). Personne n'a écrit, que je sache, pour défendre la réalité des miracles qui se rencontrent dans la *Chanson de Roland*. Quel est le prêtre qui ne se moquerait si on lui objectait les miracles de l'Odyssée ou de l'Enéide ?

(1) « La valeur des jugements qui paraissent affirmer ou nier dépend entièrement du genre littéraire où figurent ces propositions d'apparence catégorique. L'important est de bien déterminer quels sont ces genres littéraires que nous retrouvons dans la Bible avec l'apparence d'une histoire. » R. P. LAGRANGE, *La méthode historique*, p. 185.

Il est de toute évidence qu'on ne saurait attacher aucune valeur historique aux productions littéraires dont le genre comporte une part plus ou moins grande de fiction.

C'est pour avoir négligé cette indispensable et préliminaire question que l'on a vu des gens s'embarquer en des discussions absolument oiseuses et se donner le ridicule de défendre des miracles nés de la fantaisie d'un artiste doublé d'un moraliste ou d'un théologien.

Est-il possible de voir un livre d'histoire dans le livre de Tobie ? C'est un récit pieux mais évidemment romanesque. Les sept maris de Sara sont un véritable thème de conte populaire et toute l'allure du livre en révèle le genre. A quoi bon alors s'ingénier à expliquer l'apparition de l'ange Raphaël, la pêche miraculeuse qu'il fit faire au jeune héros, la guérison singulière de la cécité du vieux Tobie avec du fiel de poisson, la mise en fuite du démon par des fumigations magiques et son enchaînement merveilleux dans le désert ?

Nous avons déjà signalé les procédés de la littérature hagiographique. Les clercs, les prêtres ou les moines auteurs de ces productions littéraires ne se croyaient pas

tenus à faire œuvre véridique ; ils écrivaient *ad sancti gloriam* comme jadis l'auteur du roman de sainte Thècle pour l'amour de Paul. Poussé par ce louable sentiment ils n'hésitaient point à orner leurs histoires de récits miraculeux qu'ils puisaient aux sources les plus inattendues, non seulement dans les vies de saints plus anciennes, mais dans Hérodote ou dans Suétone, dans l'Inde ou dans l'Égypte, dans quelque récit grec ou latin. De telles pratiques permettent d'écrire un conte, une légende, un roman, mais non pas une biographie. Pour l'historien il ne saurait accepter le moindre miracle des mains de tels garants.

Ne sait-on pas, aujourd'hui, que le livre de Tobie lui-même est emprunté dans son fond essentiel à un très vieux conte babylonien (1) ? Croyez-vous que l'histoire de Ju-

(1) COSQUIN dans *Revue Biblique*, 1899, p. 50-82 et 510-531. — TH. REINACH, *Un conte babylonien dans la littérature juive*, Paris 1899, in-8°. — HALÉVY, *Tobie et Akhiabar* dans *Revue sémitique*, janvier, 1900. — A. LOISY, *La religion d'Israël*, Paris, 1901, p. 8. — Abbé FL. DE MOOR, *Tobie et Akhiabar*, Louvain 1902, grand in-8°. — Pour les textes du conte babylonien parallèle voir : *The Story of Akibar from the Syriac Arabic, Armenian, Ethiopic Greek and Slavonic*, version by F. C. Conybeare, J. Rendel Harris and Agnès Smith Lewis, Londres Clay, 1898.

dith soit autre chose qu'une fiction ? Elle contredit les données les plus certaines de l'histoire, soit qu'on la place avant ou après la captivité. La géographie de l'auteur est de pure fantaisie. Et l'on ne voit pas, en conséquence, qu'il faille glorifier Dieu d'avoir rendu Judith plus belle au moment où elle partait pour le camp d'Holopherne.

Le roman n'est point de l'histoire ni non plus de la poésie. *Job*, les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, l'*Ecclésiastique* sont des poèmes ou des recueils de poésies. Hymnes religieuses, centons et allégories versifiés, apologues dramatisés, il n'importe, ils ont tous un caractère commun : ce sont œuvres de poètes, écrivant ou chantant en poètes, inventant des épisodes, créant des scènes, utilisant des traditions mais ne visant qu'à édifier et à émouvoir.

Pindare, parlant des récits mythologiques de la Grèce, déclarait que certains d'entre eux n'étaient que « fictions pures » et c'est, ajoutait-il, « l'enchantement de la poésie qui seul a pu rendre croyable l'in vraisemblable (1) ». Au reste, n'est-elle pas une perpétuelle allégorie ? « La poésie tout

(1) *Olymp.*, I, 28-23.

entière est de sa nature énigmatique », dit Socrate (1). Pour Hérodote, « les poètes, mettant leur génie au service des hommes d'Etat, créèrent beaucoup de fables : les unes charmantes, dont l'agrément était fait pour amener à la vertu ; les autres effrayantes, dont les noires couleurs devaient avoir pour effet de détourner du vice (2) ». Ces appréciations des anciens Grecs s'appliquent exactement à certains livres ou certains épisodes de la Bible.

Certes, on a le droit d'être simple jusqu'à la naïveté et de voir des personnages historiques dans *Job* ou dans la *Sulamite*, mais cela ne prouvera jamais qu'ils ont eu une existence plus réelle que le *Cid* ou la *Jeanne des Pauvres Gens*. Il suffit de lire le livre de *Job* ou le *Cantique des Cantiques* pour être persuadé du contraire. Mais alors pourquoi s'étonner de la présence de Satan dans les conseils de Dieu ; des malheurs miraculeux qui accablent le serviteur de Javeh et de son rétablissement non moins miraculeux dans une nouvelle et étonnante fortune ? Il n'y a pas lieu non plus de voir un miracle moral dans la pré-

(1) II^a Alcibiade, p. 147 b.

(2) P. DECHARME, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904, grand in-8°, p. 396.

férence qu'une bergère accorda au berger qu'elle aimait, malgré la sollicitation d'un prince riche et puissant pour lequel son cœur ne battait pas.

De la poésie parabolique ou religieuse aux traités de théologie morale ou dogmatique, il n'y a point la distance qu'on pourrait croire. Les théologiens comme les poètes n'ont nul souci de la critique historique (1). Les théologiens n'attachent d'importance réelle qu'à la doctrine qu'ils enseignent, les poètes ne se soucient que des sentiments qu'ils veulent faire naître ; les faits ne sont pour les uns et pour les autres que des illustrations destinées à émouvoir et persuader l'auditeur. En faut-il des preuves ? Quel est le prêtre sérieux qui voudrait se porter garant des histoires miraculeuses qui embellissent les grands catéchismes de Gaume et d'Hauterive ? « Il y a vraiment des recueils d'histoires pour catéchisme, écrit l'abbé Sifflet, qui ne dépasseraient les contes de Perrault ou plutôt y jureraient, parce qu'au moins les prodiges des fées sont donnés pour des contes (2). »

(1) PERRONE, *De locis Theol.*, part. II, c. II, art. 2, n. 227 ; Milan 1857, p. 96.

(2) Abbé SIFFLET, *La Justice Sociale*, 26 septembre 1901.

Quel est l'historien qui voudrait recevoir sans un nouveau contrôle tous les faits rapportés dans la *Mystique* de Gœrres (1) ou de Ribet ?

Or, la Bible nous offre deux livres dont le but théologique et mystique est indéniable. Chacun nomme avec moi la *Sagesse* et le *Quatrième Evangile*. On objectera peut-être que ces livres se présentent sous forme historique ? Ce n'est là qu'une fiction littéraire employée dans un but démonstratif.

La *Sagesse* se divise en deux parties dont la première (I-IX) est purement didactique et théologique. La seconde (X-XIX, 5) est une revue historique des choses admirables que la sagesse de Jéhovah a faites tant pour

(1) Pour Gœrres, voici le jugement qu'en porte un catholique, Th. H. Martin : « Construire *a priori* la nature, au lieu de l'observer et d'en trouver les lois par l'induction ; faire d'abord un système de toutes pièces, puis à l'appui de ce système, compiler avec beaucoup de savoir et peu de critique des faits réels ou supposés : *passer très légèrement sur l'examen de l'authenticité de chaque fait principal ou de ses détails, pourvu que tous ces faits choisis, avec toutes les circonstances choisies aussi par le compilateur, puissent trouver leur place et leur explication dans la théorie préconçue, telle est la méthode employée dans la Mystique de Gœrres.* » *Les sciences et la philosophie*, Paris, 1869, in-12, p. 399-400.

la gloire que pour la défense de son peuple. Devons-nous accorder à cette énumération une valeur rigoureusement documentaire ? évidemment non ! C'est de l'histoire à la façon dont la racontent la majorité de nos prédicateurs lorsqu'ils font un panégyrique ou enseignent à grand renfort d'apparitions et de miracles la réalité du purgatoire. La conclusion de la *Sagesse* (XIX, 6 ; XIX, 20) n'est que le résumé de la vieille morale juive : Dieu punit dès ici-bas les méchants et dès ce monde récompense les justes (1). Cette affirmation incertaine et hasardée des moralistes hébreux s'est perpétuée dans la rédaction du quatrième commandement de Dieu : Honore tes père et mère afin de vivre longuement. Les meilleurs fils n'ont pas toujours vécu longtemps et si l'on voulait prouver une semblable thèse par l'histoire, on risquerait fort de n'être point véridique. La thèse de l'auteur de la *Sagesse* n'a pas dû lui per-

(1) Le R. P. Lagrange écrit : « Il se peut qu'on trouve dans la Bible l'expression de sentiments inférieurs... tel est par exemple la morale des Proverbes et de l'Ecclésiastique, très pratique assurément, mais souvent sans grande élévation morale. » *La méthode historique*, p. 91. — On peut en dire autant de la morale de la *Sagesse*.

mettre davantage d'écrire équitablement soit des Hébreux, soit des Egyptiens.

Pour le *Quatrième Evangile*, il présente un indéniable caractère théologique. C'est un livre de doctrine. Qui ne se rappelle ce début qui nous transporte en pleine poésie et en pleine métaphysique. « Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et Dieu était le Verbe... » Les Pères de l'Eglise nommaient déjà cet évangile, l'Evangile spirituel ; ils avaient comme nous senti l'idéalisme qui le pénètre, après avoir présidé à sa rédaction et à son ordonnance. L'auteur entendait nous montrer le Verbe dans le Christ et justifier la doctrine du Salut par celle de l'Incarnation.

Il ne songe pas à nous raconter l'histoire véritable du Christ, mais ayant conçu un Christ dont tous les actes et tous les discours démontreraient ou feraient éclater qu'il est le Verbe, il a ordonné l'histoire et la tradition populaire de façon à produire en nous cette conviction. Le *Quatrième Evangile* est une théologie de l'Incarnation, c'est le poème du Verbe incarné. L'auteur témoigne à chaque page de l'exaltation d'un poète. Est-ce, en effet, un historien qui eût osé terminé ainsi son livre ? « Jésus a fait, écrivait-il, beaucoup d'autres choses

et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait. »

L'influence indéniable de l'école judéo-alexandrine a poussé l'auteur à multiplier les allégories. Il n'a fait qu'appliquer au Nouveau Testament la méthode de Philon. Son livre est une association étroite, entre la théologie de l'incarnation et le symbolisme cher à l'Egypte. Les récits de miracles ne sont pas conçus comme des histoires mais comme des paraboles théologiques (1) :

« La guérison du fils de l'officier royal figure la conversion des Gentils et fait valoir la théorie de la foi véritable ; on ne doit pas réclamer, comme les Juifs, des miracles pour croire, mais adhérer sans l'avoir

(1) A. LOISY, *Etudes bibliques*, 3^e éd., Paris, 1903, in-8°, p. 74 et ss. Origène et les pères alexandrins ne s'étaient point mépris sur ce parabolisme. Cf. Abbé J. MARTIN, *Les critiques bibliques chez Origène* dans *Annales de Philosophie chrétienne*, 1905-1906. L'Anglais Woolston a écrit de ce point de vue un livre excessif mais rempli d'aperçus ingénieux. *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, s. d., in-12 ; je cite la traduction française. La préface anglaise est datée de 1727. Les opinions théologiques qu'il y exposait valurent à Woolston d'être mis en prison. Il préféra d'ailleurs y mourir que de signer une promesse de ne plus rien écrire d'analogue.

vu, dans sa manifestation historique, au grand miracle du salut qui s'est opéré et s'opère par le Christ. Le paralytique de Béthesda qui attend inutilement, depuis des années, sa guérison dans la piscine, aux cinq portiques, figure spécialement le peuple Juif qui a cherché en vain son salut dans la Loi. Par le discours qui s'y rattache, on voit que cette histoire est un symbole de la grande œuvre que le Christ est venu accomplir en ce monde. Le caractère durable de la rédemption, la permanence du don divin sont encore signifiés dans la multiplication des pains. Le miracle de Jésus marchant sur les eaux complète la leçon des pains multipliés, en faisant entendre, conformément à ce qui sera dit après le discours du pain de vie, que le Christ vivifiant est le Christ glorieux, le Christ esprit, le Verbe rentré dans la gloire de l'éternité. L'histoire de l'aveugle-né prêche le Christ-lumière; celle de Lazare, le Christ vie. Tous ces miracles révèlent une fonction du Sauveur, un aspect de sa mission. Si certains détails peuvent être destinés uniquement à conserver aux récits l'apparence d'une histoire, il n'en est pas moins vrai que la narration s'arrête au point où il convient pour le symbolisme,

au risque de paraître suspendue ou incomplète. Le récit du paralytique se perd dans le discours qu'il introduit, de même celui de l'aveugle-né ; on ne sait où va Lazare sortant du tombeau. L'Évangéliste laisse là son symbole quand il en a tiré ce qu'il voulait (1). »

Nous avons donc le droit de négliger les témoignages historiques des œuvres littéraires dont le genre comporte la fiction (2).

(1) A. LOISY, *Études bibliques*, 3^e éd., Paris, 1903, in-8°, p. 82-83. — Certes il faut se garder de chercher partout un sens allégorique comme les néoplatoniciens ont fait pour les œuvres de Platon, et les swedenborgiens ont fait pour la Bible. On est revenu aujourd'hui de cette *hyper-herméneutique* : LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux Études historiques*, p. 128.

En revanche, quand il s'agit d'une œuvre écrite sous l'influence d'une école philosophique et littéraire qui ne rêvait qu'allégories, on ne saurait négliger de lui faire sa large part.

(2) Dans son livre sur la *Méthode historique*, le R. P. Lagrange fait remarquer que la fiction est compatible avec l'inspiration, p. 86, et plus loin il ajoute : « Il est tel genre littéraire dans lequel on n'affirme absolument rien quant à la réalité des faits ; ils servent uniquement de base à une leçon morale, telle la parabole. Or, l'inspiration ne change pas les conditions des genres littéraires. Chacun doit être interprété selon ses règles. Je ne crois pas avoir à insister sur cette formule qui a été pleinement admise dans les *Études* par le R. P. Prat », p. 94.

Tel est le cas des romans ou des contes même pieux, des poésies ou des poèmes même religieux, des traités didactiques de morale ou de théologie. Mais si l'on veut appliquer franchement ce premier criterium éliminatoire on sera frappé du grand nombre de prodiges dont inutilement s'alourdit l'apologétique.

CHAPITRE V

LA CRITIQUE D'INTERPRÉTATION (*Suite*)

*2° De l'idée que les rédacteurs
de récits miraculeux se sont faite de l'histoire.*

En présence d'un récit qui s'offre comme une histoire et dont l'auteur semble sensé et véridique, devons-nous enfin tenir pour certains les faits miraculeux qu'il nous rapporte ? Pas encore. L'histoire n'a pas toujours été conçue comme nous la concevons aujourd'hui et de l'idée qu'on s'en est faite dépend évidemment la valeur des faits qui y sont rapportés. A côté des fictions historiques dont nous avons déjà parlé, tels la *Sagesse* et le *Quatrième Evangile*, tels si l'on veut *Tobie* et *Judith*, il y a un autre genre de composition littéraire qui, pour viser à être vraiment historique, n'en suppose pas moins une conception de l'histoire

assez différente de la nôtre. Il est temps de nous en occuper. Nous ne pouvions le faire plus tôt, car il s'agit d'entrer plus avant dans la psychologie du mémorialiste ou de l'annaliste et de nous demander quelle idée il s'est formée de l'histoire proprement dite.

Pour résoudre cette question il nous faut distinguer entre l'histoire primitive, l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Examinons-les tour à tour :

A. *L'Histoire primitive.* — Il n'y a point de nation dont l'histoire primitive ne soit plus ou moins mêlée de fables. Cette histoire d'un temps qui ignorait l'écriture est toujours des plus incertaines et on ne saurait l'accepter que sous bénéfice d'inventaire (1).

Que ce soit l'histoire primitive de Rome, de l'Egypte, de la Grèce, ou même celle des Juifs, il y entre trois catégories d'éléments qu'on ne saurait démêler avec trop de soin : le mythe, la légende et l'histoire proprement dite. Y a-t-il des mythes dans l'*Hexateuque*, c'est-à-dire dans les six premiers livres de la Bible ? Certains exégètes catho-

(1) C'est cette conception de l'histoire que Ch. et V. Morhet appellent la phase *rudimentaire*. V^o Histoire dans *Grande Encyclopédie*, t. XX, p. 123.

liques considèrent la création en six jours, la transformation d'une côte en femme, le paradis terrestre, l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal, le serpent qui parle et ne rampe point, le jugement de Iahvé et son exécution, comme des mythes (1).

Le déluge de la *Genèse* ressemble littéralement à une page babylonienne tout imprégnée de mythologie. Le Paradis terrestre, l'arbre d'immortalité, le reptile tentateur semblent bien avoir leurs analogues ou leurs prototypes dans le même poème auquel fut emprunté le récit du déluge.

Y a-t-il des légendes dans ces mêmes livres ? Cela ne paraît pas douteux : « Une mer qui s'ouvre sur l'ordre de Moïse, le soleil qui s'arrête par l'ordre de Josué, une manne qui tombe six fois par semaine pendant quarante ans, en quantité assez grande pour nourrir plus de deux millions d'hommes, ce sont là des faits qui par eux-mêmes n'entraînent pas la conviction. Ils suffiraient même, ajoute Mgr Mignot, à nous faire regarder comme légendaire un

(1) A. Loisy, *Etudes bibliques*, Paris, 1903, in-8°, p. 45-47, et A. Loisy. *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, Paris, 1901, in-8°.

livre profane qui les relaterait (1). » Mais pour l'historien qui cherche à déterminer la valeur des récits miraculeux, la Bible ne peut être considérée différemment d'un livre profane.

Voici comment un catholique apprécie la légende relative à l'histoire primitive de Rome :

« Valère Maxime conte qu'un gouffre s'entr'ouvrit au milieu du forum, puis se referma et que le sol reprit son aspect ordinaire lorsque Curtius s'y fut précipité, tout armé, avec son cheval. On lit aussi, chez lui, qu'une statue de Junon, à qui un soldat romain, lors de la prise de Veïes, demandait si elle voulait venir à Rome, répondit que oui. Tite-Live, historien plus ancien et de plus de poids est en désaccord avec lui sur ces deux faits. Il veut que le gouffre soit resté béant, après que Curtius s'y fut jeté, que de plus ce gouffre ne s'entr'ouvrit pas tout d'un coup, mais qu'il fut ancien, qu'il exista avant la fondation de Rome, et qu'on l'appela le lac Curtius après que Metius-Curtius, Sabin, y fut tombé en fuyant l'irruption des Romains.

(1) MGR MIGNOT, *La Critique et la Tradition* dans *Le Correspondant*, 10 janvier 1904, p. 10.

Quant à la statue de Junon, il dit qu'elle fit un signe affirmatif et non pas qu'elle répondit oui; que plus tard on compléta la fable en disant que la déesse avait parlé. Pour le signe lui-même, l'imposture est manifeste; les soldats auront fait faire un mouvement à la statue, qu'ils enlevaient, et le lui ont ensuite attribué, comme si elle l'avait fait d'elle-même, ou bien puisqu'ils interrogeaient, par raillerie, ce marbre d'une déesse ennemie et vaincue, par plaisanterie encore, ils simulèrent sa réponse; aussi Tite-Live ne dit-il pas positivement : « elle fit signe que oui »; mais : « Les soldats s'écrièrent qu'elle avait fait ce signe ». Les bons écrivains ne défendent pas de pareilles fictions, ils les excusent toutefois; car ainsi que Tite-Live, « *il faut pardonner à l'antiquité d'avoir mêlé aux actions humaines des actions divines et rendu ainsi plus augustes les origines des villes* (1). »

Pendant longtemps on eût cru commettre un sacrilège en traitant ainsi les récits de l'*Hexateuque*. C'est pourtant le devoir de l'historien et les catholiques eux-mêmes y arrivent peu à peu (2).

(1) L. VALLA, *La Donation de Constantin*, éd. Liseux, Paris, 1879, in-16, p. 267-270.

(2) LAGRANGE *Eclaircissements sur la méthode histo-*

Cependant le R. P. Lagrange épilogue et n'ose se prononcer de façon ferme au sujet de la femme de Loth changée en statue de sel (1). Il écrit : « Si nous lisions cela ailleurs que dans la Bible, nous dirions tout simplement que l'imagination populaire a donné une physionomie aux choses et que trouvant à quelque bloc de sel une ressemblance humaine, elle l'a mêlé au souvenir d'une femme disparue dans une grande catastrophe. Quand on est changé en pierre, c'est ordinairement un châtiment ; telle Niobé (2). »

Pour notre part, nous hésiterons d'autant moins à y reconnaître une légende que tout le récit a ce caractère (3). La destruction subite d'une ville par un cataclysme effroyable a toujours été jugée par les peuples anciens comme une manifestation de la colère divine. Un orage grandiose, une éruption volcanique, un tremblement de terre étaient alors considérés comme des

rique, Paris 1905, in-8, p. 60-76. — Rev. Ch. A. BRIGGS et F. DE HUGEL, *La Commission Pontificale et le Pentateuque*, Paris 1907, in-8°, p. 56-57.

(1) *Genèse*, XIX, 26.

(2) *La méthode historique*, p. 202.

(3) G. FULLIQUET, *Le miracle dans la Bible*, p. 110, admet que le récit contient des exagérations et des précisions légendaires.

miracles au même titre que l'arc-en-ciel et que les éclipses. La discussion qui s'établit entre Dieu et Abraham au sujet des justes de Sodome et de Gomorrhe, de même que la pétrification de la femme de Lot sont des épisodes surajoutés ou tout au moins déformés sous l'influence de l'idée principale. Ils ne font qu'accentuer le caractère légendaire de toute cette céleste vengeance.

L'annaliste, assez présomptueux ou assez candide pour écrire l'histoire des origines d'un peuple, ne pouvait pas compter sur des documents écrits remontant à ces mêmes origines. Il en était donc réduit à concevoir l'histoire comme une tradition écrite et par suite à admettre à peu près sur le même rang le mythe, la légende et l'histoire. En général, il ne semble pas moins assuré des faits qui se sont passés il y a plusieurs millénaires que de ceux dont il a été témoin (1).

(1) Le P. Lagrange dit lui-même, que l'histoire primitive biblique n'a pas la physionomie de l'histoire proprement dite, *La Méthode historique*, p. 199, et affirme qu'« il n'y a aucun inconvénient à donner à l'histoire primitive son caractère propre, quoiqu'il n'ait pas été suffisamment compris des anciens », *loc. cit.*, p. 219. Toutefois, après de telles déclarations, l'auteur ne semble pas vouloir appliquer cette vue au récit de la chute originelle ? *Loc. cit.*, p. 185.

B. *L'Histoire ancienne.* — Quand il s'agit d'histoire ancienne écrite ou à peu près par des contemporains quelque vingt ou quelque cent ans après l'événement, quelle fut l'idée la plus ordinaire que les chroniqueurs se firent de l'histoire? Certes chez les Romains du temps des Césars on eût difficilement reçu pour histoire les fables primitives, surtout lorsqu'elles étaient trop mêlées de mythes. Cependant le mythe survivait encore dans les conceptions religieuses de l'époque et pour un rationaliste comme Lucien ou Cicéron on eût trouvé vingt Macrobe ou vingt Hérodote.

Les mythes tendaient alors à perdre tout crédit historique; mais ils sont encore reçus par le peuple, propagés par l'enseignement religieux, et l'atmosphère de merveilleux qui se perpétue ainsi véhicule encore des lambeaux mythologiques. Les Synoptiques ne paraissent pas complètement exempts de toute influence de ce genre, les circonstances de la naissance et de la mort de Jésus, semblent inspirées par d'autres vies divines mais évidemment mythiques.

N'est-ce point faire du dogme un principe de discernement et d'interprétation littéraire ?

Quant aux légendes, elles sont monnaie courante chez les historiens des entours de l'ère chrétienne et par suite il est fort à craindre que les auteurs des Synoptiques n'aient pas cru nécessaire de les rejeter de leurs pieux récits. Lors de la naissance du Christ, la venue des mages, l'approche et le chant des anges, l'adoration des bergers paraissent bien relever de la légende. L'histoire ancienne ne semble donc pas conçue autrement que l'histoire primitive ; mais les auteurs de cette dernière sont devenus plus susceptibles et élaguent volontiers ce qui leur semble par trop invraisemblable. Le fond de leur conception est demeuré identique : L'histoire, c'est ce qui se raconte. On retrouve d'ailleurs cette idée de l'histoire durant tout le Moyen Age et jusqu'aux approches des temps modernes.

En présence de semblables récits, le rôle de l'historien est fort délicat, il ne s'agit plus de tout accepter ou de tout rejeter en bloc mais de discerner et de faire la part des mythes, de la légende et de l'histoire. Il y a beaucoup de chances, il est vrai, pour qu'au terme de cette analyse la plupart des miracles se soient évanouis.

Nous avons reconnu trois sortes d'histoires : primitive, ancienne et moderne. La

première comporte une plus ou moins grande part de mythologie. Parmi les traditions qu'elle enchâsse, certaines d'entre elles supposent des croyances animistes qui pour être abolies au moment de leur rédaction n'en ont pas moins constitué jadis l'atmosphère religieuse des très incultes humanités. L'histoire ancienne n'admet plus guère la vraisemblance historique des mythes mais elle abonde en légendes et le merveilleux qu'elle accepte est désormais à base plus ou moins historique. L'histoire moderne tend à éliminer tout merveilleux, on le rencontre encore mais à l'état erratique. Il pourrait se reconnaître aux formules qui l'introduisent dans le récit ; l'auteur, devenu plus scrupuleux ou plus soucieux de vraisemblance, met de tels récits au mode impersonnel : On dit ; on rapporte...

Il ne faudrait point croire cependant que ces trois sortes d'histoires sont nettement différenciées. Ces distinctions, à peu près vraies, lorsqu'il s'agit d'histoire profane, ne le sont plus du tout dans le domaine de l'histoire religieuse. L'hagiographie et les chroniques ecclésiastiques du Moyen âge, même des temps modernes, surabondent en légendes. Les vies successives de saint

François Xavier se sont progressivement enrichies de légendes, voire de miracles éclatants tels que guérisons d'incurables et résurrections de morts.

Si nous rencontrons des miracles ou des faits merveilleux dans l'histoire religieuse moderne, ancienne ou primitive, aurons-nous donc le droit de les ramener indistinctement à des mythes ou à des légendes, ainsi que le pensait Renan ? Il n'en est rien. On serait conduit ainsi à rejeter presque toute l'histoire des Trembleurs des Cévennes, toutes les guérisons opérées au tombeau du diacre Pâris. Ces conséquences inadmissibles nous font pressentir que nous pourrions de la sorte défigurer non seulement l'histoire moderne, mais même l'histoire ancienne et l'histoire primitive. Renan ne me semble pas y avoir échappé.

Il y a des règles qui président à cette analyse des documents. Quand il y a pluralité de récits, leur comparaison et leur classement chronologique peut suffire à déterminer leurs développements successifs. D'autres fois, un texte unique permet de retrouver l'expression métaphorique ou le jeu de mot populaire qui furent le point de départ de l'interprétation miraculeuse. En l'absence de ces indications tex-

tuelles, il faut procéder à une enquête de provenance, soit par l'étude des mythologies voisines, soit par celle du folklore des peuples qui furent en rapport avec la nation du rédacteur à l'époque où il écrivit. Certes, l'historien mythologue ou folklorisant ne devra point se contenter d'analogies lointaines, il lui faudra retrouver les traits essentiels ou les détails significatifs qui emportent la conviction (1). Ces analogies ne doivent pas être forcées, mais capables de frapper tout esprit non prévenu. Parfois la parenté de détails sera telle que l'on sera contraint de s'écrier : Ces choses-là ne

(1) Un catholique M. Louis de la Vallée Poussin écrit à ce sujet :

« Sans contester que l'appréciation subjective joue nécessairement quelque rôle dans ces recherches délicates, il existe une sorte de *Grammaire de l'assentiment* dont les règles doivent dominer les conjectures particulières. Dans une large mesure, cette *Grammaire aprioristique* est confirmée par l'expérience : le contrôle, sans doute est souvent impossible ; mais il y a des cas nombreux où les indices externes ou bien défendent toute affirmation d'emprunt, lorsque, par exemple, on compare la *Pentateuque* et le *Rig Veda*, ou bien ratifient les arguments d'ordre littéraire qui militent en faveur de l'emprunt — comme c'est le cas pour les parallélismes de la légende postérieure de *Krsna* et des *Evangelies apocryphes*. »

Le Bouddhisme et les Evangelies canoniques dans Revue Biblique, Paris 1906, p. 356.

s'inventent pas deux fois. D'autres fois, les traits essentiels des récits légendaires ou mythiques analogues se retrouvent si semblables dans tous les récits apparentés que l'on est presque forcé de leur donner une commune explication même s'il n'y a pas d'emprunt historiquement constaté. On leur attribuera en toute sécurité un même mécanisme de formation et de développement.

Cela seul qui résistera à ce double effort d'analyse et de comparaison pourra être considéré comme véritablement historique.

CHAPITRE VI

LA CRITIQUE RÉELLE

1° *La critique de sincérité.*

Le critique qui se croit en présence d'un véritable morceau d'histoire va-t-il dès lors admettre comme tels tous les miracles qui y sont rapportés ? Non pas.

« A l'heure présente et pour beaucoup d'esprit, écrit Mgr Mignot, les miracles sont plutôt un obstacle à croire qu'un moyen de croire. L'intelligence moderne, façonnée dans le moule soi-disant scientifique, devenue très exigeante en fait de démonstration, se trouve plutôt mal à l'aise en face d'un miracle. Chez ceux-là mêmes que le surnaturel n'effraie pas, on devine une gêne, une hésitation, une incertitude, un pourquoi, un peut-être. Tandis que les âmes simples et droites n'éprouvent au-

cune difficulté à admettre les faits miraculeux, d'autres âmes non moins chrétiennes mais plus raisonneuses, se demandent si les faits allégués comme miraculeux ont été bien vérifiés, si un contrôle a été exercé sur les témoins, si ces témoins, quelque sincères qu'on les suppose, n'ont pas été dupes de leur imagination, de leur sensibilité, de leur crédulité, de leur ignorance des lois de la nature (1). »

Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour demander que les témoins soient exacts et sincères. Tandis que Hume et Renan exigent que l'on s'assure qu'il y ait eu de leur part ni illusion ni imposture, les théologiens de toutes les églises, qui s'appuient sur de semblables faits, s'efforcent d'établir que leurs témoins ne furent ni trompeurs ni trompés.

Une première question se pose ou du moins a été posée : Peut-on croire des témoins qui attestent des miracles ? Hume rejetait le miracle comme ne pouvant jamais s'appuyer sur des témoignages sérieux et suffisamment autorisés. Selon lui,

(1) MGR MIGNOT, *L'Apologétique contemporaine*, dans *Revue du Clergé*, t. XXIV, p. 575.

l'historien devrait nier *a priori* la valeur de tout récit miraculeux.

« Il n'y a point de témoignage assez fort, écrivait-il, pour établir un miracle, à moins que ce témoignage ne soit de telle nature que sa fausseté serait plus miraculeuse que le fait qu'il doit établir. Quelqu'un me dit qu'il a vu un mort ressuscité : je considère immédiatement lequel des deux est le plus probable, ou que le fait soit arrivé comme on le rapporte, ou bien que celui qui le rapporte se soit trompé, ou veuille tromper les autres ; *je pèse ici un miracle contre l'autre* ; je décide de leur grandeur ; et je ne manque jamais de rejeter le plus grand. C'est uniquement lorsque la fausseté du témoignage serait plus miraculeuse que le fait raconté, ce n'est, dis-je, qu'alors que le miracle a droit de captiver ma croyance et d'entraîner mon opinion (1). »

On pourrait croire tout d'abord que notre philosophe admet des cas tels que l'imposture ou l'erreur des témoins serait plus miraculeuse que n'importe quel miracle. Il n'en est rien.

« Dans le raisonnement qui précède, ajoute-t-il, nous avons supposé que le témoignage

(1) HUME, *Essai sur le miracle*, dans *Œuvres phil.*, Londres, 1788, II, 24.

sur lequel le miracle est fondé pourrait faire une preuve complète, et que la fausseté de ce témoignage pourrait devenir une espèce de prodige. Mais il est aisé de faire voir que nous avons trop accordé et qu'il n'y a point d'exemple dans l'histoire qu'un événement miraculeux ait été établi sur une aussi parfaite évidence (1). »

« Supposons, ajoute-t-il, que tous les écrivains de l'histoire d'Angleterre s'accordassent à dire que la reine Elisabeth mourut le 1^{er} janvier 1500 ; qu'elle fut vue devant et après sa mort par ses médecins et par toute sa cour, comme l'usage le veut pour les personnes de son rang, que son successeur fut reconnu et proclamé par le Parlement et qu'après avoir été enterrée durant l'espace d'un mois, elle reparut, se remit en possession de son trône et gouverna l'Angleterre pendant trois ans. J'avoue que je serais surpris du concours de tant de circonstances étranges sans cependant me sentir la moindre inclination à croire à un événement aussi miraculeux. Je ne douterais ni de la prétendue mort de cette reine, ni des circonstances publiques qui l'auraient suivie ; je me contenterais de soutenir que cette mort n'était que feinte et qu'elle n'était ni ne pouvait être réelle. En vain m'objecterait-on la

(1) HUME, *Essai sur le miracle*, dans *Œuvres phil.*, Londres, 1788, II, 25.

difficulté, l'impossibilité même de tromper le monde dans une affaire de cette importance ; en vain ferait-on valoir la sagesse et l'intégrité de cette grande reine, le peu d'avantages, qu'elle eût pu recueillir d'un si pitoyable artifice, ou même d'une entière inutilité. Tout cela serait capable de m'étonner mais *je répondrais encore que la fourbe et la folie des hommes sont des événements si communs que j'aimerais toujours mieux attribuer à leurs concours les événements si extraordinaires, que d'admettre une si singulière violation des lois de la nature* (1). »

Ce scepticisme, vis-à-vis de tous témoignages humains, est aussi irrecevable que la crédulité d'un saint Thomas d'Aquin.

La tradition dominicaine rapporte que ce docteur, « sur l'invitation malicieuse d'un mauvais plaisant, sortit de sa cellule pour voir un bœuf qui volait. — Voyez donc, frère Thomas, un bœuf qui vole ! — Et le pauvre grand homme de répondre au railleur : — J'aime mieux croire qu'un bœuf vole que de supposer qu'un religieux peut mentir. Cela va loin (2) ».

(1) HUME, *Essai sur le miracle*, dans *Œuvres phil.*, Londres 1788, II, 28-29.

(2) R. P. LAGRANGE, *La méthode historique*, p. 119.

Certains chrétiens, semblables en cela à saint Thomas, ne manqueront pas de rejeter toutes nos inductions antérieures sous prétexte que nous avons emprunté nos exemples aux livres sacrés. « Nous ne consentirons jamais, nous diront-ils, à prêter des mensonges à l'Esprit saint. » « Autant vaudrait dire qu'un catholique peut être obligé, dans l'intérêt de la foi, à défendre l'historicité de textes qui ne sont pas historiques. Tactique dangereuse et dont il serait superflu d'apprécier la moralité. Les conditions du témoignage sont ce qu'elles sont, et l'historien, catholique ou non, ne peut pas les changer. Si les récits ne sont pas historiques, comment justifier l'affirmation de leur historicité ? S'ils ne sont que douteux, comment les fera-t-on passer pour certains ? Qui empêchera la critique indépendante de prouver à tout venant qu'ils ne sont pas suffisamment garantis ?...

« La foi peut aider à mieux entendre les témoignages des évangélistes ; mais on ne voit pas qu'elle puisse en interdire la discussion. Elle ne pourrait craindre cette discussion que si elle n'était pas sûre d'elle-même, c'est-à-dire si elle n'était pas la foi mais une attitude po-

litique à l'égard de la croyance (1). »

Tous les textes, même ceux qui se présentent comme inspirés, doivent donc être soumis à l'examen de la critique de sincérité et l'affirmation de leur caractère inspiré pas plus que celle du caractère miraculeux des faits qu'ils supportent ne permettent de préjuger pour ou contre leur sincérité.

Il faut examiner les faits dans le détail. On est tenté parfois d'arguer en faveur d'un texte, ce qu'on appelle « l'accent de sincérité » ou « l'impression de vérité ». « C'est une impression presque irrésistible ; mais ce n'en est pas moins une illusion. Il n'y a aucun critérium extérieur de la sincérité ni de l'exactitude. « L'accent de sincérité » c'est l'apparence de la conviction ; un acteur, un menteur d'habitude l'auront plus facilement en mentant qu'un homme indécis en disant ce qu'il croit. La vigueur de l'affirmation ne prouve pas toujours la vigueur de la conviction, mais seulement l'habileté ou l'effronterie (2). »

On ne peut donc se fier à ce genre d'impres-

(1) A. LOISY, *Etudes bibliques*, 3^e éd., Paris, 1903, in-8°, p. 39-40.

(2) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction*, p. 136.

sion, l'accent qui ne trompe pas, n'est pas inimitable. On en est donc réduit, à propos de chaque texte, à passer en revue la liste des intentions qui auraient pu entraîner un auteur à mentir. N'est-ce pas ce que nous avons déjà fait lorsque nous nous sommes interrogés sur la part de fiction que comportent les divers genres littéraires, y compris l'histoire ? Dans un certain sens, oui ; mais il n'y a pas là, à proprement parler, insincérité. Il n'y a que des façons plus ou moins libres de peindre, de chanter, ou de conter les événements.

L'insincérité est ordinairement motivée soit par l'intérêt (crainte ou profit), soit par des sentiments (amour ou haine). Les motifs de la seconde catégorie sont des plus nombreux et sont rarement tout à fait désintéressés, qu'ils se rapportent aux individus ou aux collectivités, nation, province, associations, syndicats, etc., ou qu'ils découlent des doctrines politiques ou religieuses que l'auteur professe : royalisme, républicanisme, christianisme, judaïsme, etc., etc.

Notre Moyen Age n'a pas ignoré les miracles racontés dans un but intéressé. Les vies de saints, ornées de prodiges d'emprunt ou même totalement inventés dans l'intérêt

d'un sanctuaire, ne sont point des raretés insignes. Celles qui furent enrichies des dépouilles d'autrui pour l'amour du saint ou pour la gloire du clocher sont encore plus nombreuses.

En général, tous les pieux récits, toutes les vies saintes voire divines, par le seul fait qu'elles ont visé à la glorification religieuse d'une personne ou d'une doctrine ou des deux à la fois, si elles n'obligent pas au soupçon commandent cependant d'être plus sévère lorsqu'il s'agira de la critique d'exactitude.

Hume, parlant de cette résurrection supposée d'une reine d'Angleterre, ajoutait :

« Enfin, si ce miracle était attaché à un système de religion, les hommes de tous les âges ont été trompés par tant de ridicules histoires de ce genre que *cette seule circonstance serait une preuve complète de fausseté frauduleuse* ; elle suffirait à tous les hommes sensés pour rejeter le fait, et le rejeter même sans examen ultérieur. La toute-puissance de l'Etre auquel on attribue ici le miracle n'augmente en rien sa probabilité, puisque nous ne connaissons les attributs et les actions de cet Etre que par l'expérience qui nous découvre ses ouvrages dans le cours ordinaire de la nature. Nous voici donc en-

core réduits aux observations du passé et à comparer les exemples de la violation de la vérité dans les témoignages humains avec ceux de la violation des lois de la nature par les miracles. Et ce n'est que de cette façon que nous pouvons déterminer ce qui est le plus vraisemblable. *Or, comme la violation du vrai est plus commune dans les témoignages rendus aux miracles religieux qu'en toute autre chose, leur autorité en souffre une diminution considérable.* Et nous sommes portés par là à prendre la résolution générale de ne leur jamais prêter la moindre attention, quelque spécieux que soient les prétextes dont on voudrait les colorer (1). »

On ne saurait méconnaître la valeur de cette argumentation et nier la forte impression qu'elle laisse dans l'esprit, et pourtant on sent tout de suite qu'elle excède. Elle peut entraîner l'historien à prendre une *résolution générale* parfaitement déraisonnable et comme l'on dirait aujourd'hui, hypercritique.

C'est, comme nous l'avons vu, ce qui est arrivé à Hume au sujet des miracles opérés au cimetière de Saint-Médard par l'inter-

(1) *Essai sur le miracle dans Œuvres philosophiques*, II, 32.

cession du diacre Páris. Or, précisément ces miracles furent allégués en faveur d'une doctrine religieuse, la doctrine janséniste. L'argumentation du célèbre sceptique est donc inacceptable. Mais nous devons cependant lui concéder que le miracle, par le seul fait qu'il est tendancieux, nous donne droit à une plus grande sévérité dans l'examen de sa réalité.

CHAPITRE VII

LA CRITIQUE RÉELLE (*Suite*)

2° La critique d'exactitude.

Il ne suffit pas d'être assuré qu'un historien n'avait pas de raisons de nous tromper. Il faut encore vérifier l'exactitude de ses diverses affirmations. Lorsqu'un témoin nous rapporte sincèrement un fait, il peut cependant nous induire en erreur s'il a été victime d'une imposture ou d'une apparence. Cette possibilité de fraude ou d'illusion semble d'ailleurs s'accroître lorsqu'il s'agit du miracle. Nous sommes, par suite, conduit à nous poser une question préliminaire. Les faits miraculeux qui nous ont été rapportés sont-ils recevables, si tous ceux que nous pouvons étudier de près s'expliquent par une crédulité que l'on a

abusée, lorsqu'elle ne s'est point elle-même abusée ?

« Une règle absolue de la critique, écrivait Renan, c'est de ne pas donner place, dans des récits historiques, à des circonstances miraculeuses. *Cela n'est pas la conséquence d'un système métaphysique. C'est tout simplement un fait d'observation. On n'a jamais constaté de faits de ce genre. Tous les faits prétendus miraculeux qu'on peut étudier de près se résolvent en illusion ou en imposture.* Si un seul miracle était prouvé, on ne pourrait rejeter en bloc tous ceux des anciennes histoires ; car, en admettant qu'un grand nombre de ces derniers fussent faux, on pourrait croire que certains sont vrais. Mais, il n'en est pas ainsi. *Tous les miracles discutables s'évanouissent.* N'est-on pas autorisé à conclure de là que les miracles qui sont éloignés de nous par des siècles, et sur lesquels il n'y a pas moyen d'établir de débat contradictoire sont aussi sans réalité ? En d'autres termes, il n'y a de miracle que quand on y croit, ce qui fait le miracle c'est la foi. Le catholicisme, qui prétend que la force miraculeuse n'est pas encore éteinte dans son sein, subit lui-même l'influence de cette loi. Les miracles qu'il prétend faire ne se passent pas dans les endroits où il faudrait. Quand on a un moyen si simple de se prouver, pourquoi ne point s'en servir au grand jour ? Un miracle

à Paris, devant des savants compétents mettrait fin à tant de doutes ! Mais hélas ! voilà ce qui n'arrive jamais. Jamais il ne s'est passé de miracle devant le public qu'il faudrait convertir, je veux dire devant les incrédules. La condition du miracle, c'est la crédulité du témoin. *Aucun miracle ne s'est produit devant ceux qui auraient pu le discuter et le critiquer. Il n'y a pas à cela une seule exception.* Cicéron l'a dit avec son bon sens et sa finesse ordinaires : « Depuis quand cette force secrète a-t-elle disparu ? Ne serait-ce pas depuis que les hommes sont devenus moins crédules (1). »

... Le miracle n'est pas l'inexpliqué : c'est une dérogation formelle au nom d'une volonté particulière à des lois connues. Ce que nous nions ce sont des interventions particulières, comme celle d'un horloger qui aurait fait une horloge fort belle, il est vrai, à laquelle cependant il serait obligé de temps en temps de mettre la main pour suppléer à l'insuffisance des rouages. Que Dieu soit en toute chose, c'est justement notre théorie ; nous disons seulement qu'aucune intervention particulière d'une force surnaturelle n'a été constatée. Nous nions la réalité du surnaturel particulier jusqu'à ce qu'on nous ait apporté un fait de ce genre démontré (2).

(1) *De Divinatione*, II, 57.

(2) E. RENAN, *Les Apôtres*, Paris, in-8°, p. XLIII-XLVII.

Partant de ces principes fondés, dit-il, sur l'observation, Renan s'efforce de réduire les miracles du Nouveau Testament à ce que peut en supporter un cerveau moderne : « il cherche à les expliquer, à les ramener à des légendes (1) ».

« Ce n'est pas, dit-il, mutiler les faits au nom de la théorie ; c'est partir de l'observation même des faits... Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. *Ni les personnes du peuple, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela.* Il y faut une grande précaution et une longue habitude des recherches scientifiques. De nos jours n'a-t-on pas vu presque tous les gens du monde dupes de grossiers prestiges ou de puériles illusions ? Des faits merveilleux, attestés par des petites villes tout entières, sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables (2). Puisqu'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion, n'est-il pas probable que les miracles du passé, qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires, nous offriraient égale-

(1) *Vie de Jésus*, Paris, 1867, in-8°, Introduction, p. xcv.

(2) *Gazette des tribunaux*, 10 septembre et 11 novembre 1851 ; 28 mai 1857.

ment, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion (1).

Cela va loin, cela revient à dire : nous avons étudié de près un certain nombre de faits réputés miraculeux et nous n'avons jamais découvert que l'imposture ou l'illusion ; donc tous les faits analogues se résolvent de même. On manque ainsi gravement à la quatrième règle de méthode que s'était imposée Descartes : Faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre. Ce que Renan appelle un fait d'observation est le résultat d'une observation incomplète. Nous avons vu, en effet, que certains faits rapportés jadis comme miraculeux pouvaient se réduire simplement à l'inexpliqué. Les guérisons opérées jadis au tombeau de saint Louis, les guérisons qui se produisent aujourd'hui à Lourdes ne pourraient être traitées en bloc d'illusion ou d'imposture. On voyait jadis des impostures dans l'anesthésie des possédés ; on eût volontiers comparé les faits de ce genre à certains tours

(1) *Vie de Jésus*, Paris, 1867, in-8°, Introduction, p. xcv-xcvi.

de bateleurs piétinant des fers rouges ou mangeant des étoupes enflammées. Jusqu'à ces dernières années on traitait volontiers d'illusions dues à des hallucinations, les cas de lévitation que relate la vie de saints personnages. On tend aujourd'hui à les recevoir pour vrais et l'on s'efforce d'en donner l'explication. Un prêtre, dans une thèse sur le miracle, les a présentés comme des faits extraordinaires mais conformes aux lois de la nature.

L'observation sur laquelle prétend s'appuyer Renan n'est donc pas exhaustive et son raisonnement est par suite insuffisant. Mais, chose curieuse, les défenseurs des miracles n'ont pas manqué d'en prendre le contrepied sans se douter qu'ils retombaient dans un autre sophisme. On ne le formule pas d'une façon abstraite, il apparaîtrait trop évidemment tel, il s'étale cependant audacieusement dans la défense du fait de la résurrection de Jésus.

La résurrection du Christ, dit-on, est véritable à moins qu'elle ne soit illusion ou imposture. On montre assez facilement que les apôtres ont dû être sincères ; mais cela fait, la difficulté commence. Il faut choisir entre la réalité et l'illusion.

Comme on ne peut donner une rigou-

reuse démonstration historique de ce miracle éclatant, on en est arrivé à écrire : « Si la résurrection du Christ est une illusion, la persistance de cette illusion est unique dans l'histoire, et elle-même est un miracle (1). »

Le sophisme est évident. La propagation du christianisme n'est pas plus miraculeuse dans un cas que dans l'autre puisque, dans les deux hypothèses, les apôtres croyaient à cette réalité. D'autres fois, le sophisme ne s'étale point avec cette simplicité, il s'enveloppe. On écrit : Le succès de l'Evangile et le développement de l'Eglise est un miracle qui dépasse tous les autres si le Christ n'est pas ressuscité. Cependant, encore une fois, ne suffit-il pas que les Apôtres aient cru ? Et la foi sincère n'est-elle pas contagieuse ?

Pour juger sainement de l'exactitude des affirmations de miracles, choisir entre la réalité, l'imposture et l'illusion, il faut se reporter aux temps où ces sortes de faits se seraient produits. Lorsqu'en des temps ordinaires et dans des conditions vraiment

(1) L. DE GERDTELL, *Les miracles du Nouveau Testament sont-ils suffisamment documentés ?* Lausanne, Paris, 1906, in-8°, p. 40.

ment quelconques il y a beaucoup à parier pour la fausseté des prodiges que l'on nous rapporte, il n'en est pas de même dans les temps de grande fermentation religieuse ou s'il s'agit de milieux mystiques comme les écoles de prophètes chez les juifs, les monastères chrétiens, les pèlerinages aux sanctuaires, de toutes les religions et de tous les temps.

Sans nous arrêter à ces derniers cas, il nous faut insister sur ce que nous avons appelé les temps de grande fermentation religieuse. Ce sont des moments propices aux impostures et aux illusions ; mais ils ne le sont pas moins aux épidémies mystiques de foi, d'apostolat, de prière et d'extase.

Ce sont généralement des époques désolées où règnent la misère et la tyrannie ; le malheur des temps prépare alors les peuples à de vastes et chimériques espoirs ; les bornes de la crédulité reculent avec celles de l'humiliation et de la douleur. Il est trop facile, hélas ! en de semblables conjonctures, d'abuser la faible et dolente humanité.

L'histoire du Moyen Age, soit après l'invasion des Normands, soit après l'interminable guerre anglaise, est des plus fertiles en impostures, faux actes, faux serments,

fausses histoires, fausses chartes, faux miracles. Et cela s'explique par de longues années, infertiles en terrestre bonheur. L'hypocrisie alors triomphe, s'étale et gouverne. Cependant la guerre de Cent ans avait fait fleurir une figure incomparable : Jeanned'Arc, messie patriotique absolument pur et désintéressé. En face d'un Pierre Cauchon et des ministres qui signèrent sa mort, la Pucelle, cette faible fille des champs inspirée par la voix de ses saintes ou les cris de son cœur, trouve des traits d'une si sublime simplicité que dans ses réponses nous sentons passer Dieu.

Lorsque l'on parle des miracles du christianisme, on néglige trop volontiers de rappeler les circonstances troublées dans lesquelles il naquit. Les Juifs, réduits en esclavage par les Césars romains, étaient dans l'attente poignante d'un Sauveur. Anxieux, ils interrogeaient tous les horizons de l'espoir. Ils espéraient un messie guerrier envoyé par Iahvé et chargé par lui d'expulser l'étranger. Ce fut Jésus qui vint. Il n'apportait point le glaive attendu ; mais il savait que la fin de ce monde de rapines et de conquêtes était proche. Il annonçait la fin des royautés terrestres, l'avènement du royaume de Dieu. Les plus désespérés, ceux

qui avaient renoncé à tout espoir de délivrance, se rattachèrent à cet ultime espoir et l'Eglise naquit. Tout cela ne se fit point sans miracles ni prodiges et ceux qui ne comprendront point qu'il y eut autre chose que des illusions et des prestiges dans ce remuement d'âmes, dans ce mouvement d'un peuple qui désespérait vers la céleste et définitive espérance, ceux-là feront bien de renoncer à comprendre quoi que ce soit à de telles floraisons.

Est-ce à dire que nous devons accepter tous les faits miraculeux rapportés dans les Evangiles sans les soumettre aux règles de la critique d'exactitude ? Il n'en est rien, mais il faut le faire sans préjugés d'aucune sorte.

Les rédacteurs des Evangiles semblent avoir été sincères ; mais ils ont pu s'abuser et voir des miracles où il n'y avait que des manifestations rares, dues à l'influence d'une foi religieuse et d'un entraînement mystique qui, en dominant l'âme et l'esprit, les rendaient moins susceptibles de critique et les inclinait trop à prendre leurs désirs pour des réalités. Au reste, aucun des quatre Evangiles ne fut rédigé par un témoin immédiat.

L'exactitude historique n'est pas ce qu'un

vain peuple pense, c'est chose rare. Nombre d'hommes instruits et intelligents, même parmi ceux qui se sont adonnés à l'histoire, travaillent mal :

« Leurs catalogues, leurs éditions, leurs registres, leurs monographies fourmillent d'imperfections et n'inspirent point de sécurité : quoi qu'ils fassent, ils n'arrivent jamais, je ne dis pas à une correction absolue, mais à un degré de correction honorable. Ils sont atteints de la « maladie de l'inexactitude », dont l'historien anglais Froude présente un cas très célèbre, vraiment typique. J.-A. Froude était un écrivain très bien doué, mais sujet à ne rien affirmer qui ne fût entaché d'erreur ; on a dit de lui qu'il était *constitutionally inaccurate*. Par exemple, il avait visité la ville d'Adélaïde, en Australie : « Je vis, dit-il, à nos pieds, dans la plaine, traversée par un fleuve, une ville de 150.000 habitants dont pas un n'a jamais connu, et ne connaîtra jamais, la moindre inquiétude au sujet du retour régulier de ses trois repas par jour » ; or, Adélaïde est bâtie sur une hauteur ; aucune rivière ne la traverse ; sa population ne dépassait pas 25.000 âmes et elle souffrait d'une famine à l'époque où M. Froude la visita. Ainsi de suite. M. Froude reconnaissait parfaitement l'utilité de la critique et il a même été un des premiers à fonder en Angleterre l'étude

de l'histoire sur celle des documents originaux, tant inédits que publiés, mais la conformation de son esprit le rendait tout à fait impropre à la purification des textes : au contraire, il les abîmait, involontairement, en y touchant (1). »

M. Langlois conseille aux gens atteints de cette sorte de daltonisme mental ou maladie de Froude de ne point exercer la profession d'érudit. Mais quand nous ne connaissons un fait que par un seul témoignage, qui nous dit que nous avons affaire à un témoignage exact ? Il y a, d'autre part, des maladies analogues qui déforment tout ce que regardent ceux qui en sont atteints. Ils rappellent les gens qui ont absorbé du *semen contra* et pour qui le monde entier apparaît coloré en vert. Les émotions religieuses produisent des intoxications de ce genre et créent une véritable maladie de Froude.

La simple foi même calme se fait volontiers illusion à elle-même, et elle est si peu exigeante en matière de preuves, qu'on pourrait se demander parfois jusqu'à quel point elle a souci de la vérité. Souvent elle se fait des preuves suivant son besoin et

(1) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction*, p. 101-102.

elle s'y repose avec autant d'assurance que si elle ne les avait pas elle-même créées. Nos évangélistes étaient des croyants absolus, qui n'écrivaient pas pour faire admettre aux autres certaines choses dont ils n'auraient pas été sûrs eux-mêmes ; cependant ils ont *arrangé* les récits de la passion et de la résurrection et à un tel point que la somme d'*irréel* n'est guère inférieure à ce qu'elle aurait pu être dans le cas de fausseté réfléchie et délibérée. La sincérité n'est pas d'abord entière, mais on a vite fait de passer outre aux objections de la raison : cela dut être, donc cela fut ; on le dit, et quand on l'a dit une fois, on le croit (1).

Si, d'autre part, les phénomènes dit miraculeux se sont produits au milieu d'une foule, il faut tenir compte des entraînements extraordinaires auxquels elles sont sujettes. « Il est à peu près impossible, au moins pratiquement, que les témoins se bornent à raconter sans interpréter. Tout langage implique interprétation. Percevoir, observer, c'est toujours construire une théorie. Au fond de ce qui à première vue semble donnée pure, l'analyse critique discerne sans

(1) A. LOISY, *Etudes Bibliques*. Introd. p. 54-56, et *Autour d'un petit livre*, p. 40-45.

peine l'influence des postulats plus ou moins inconscients, l'intervention de formes préconçues, mille jugements spontanés. D'instinct, l'homme explique à mesure qu'il enregistre et l'explication qu'il tente réagit sur l'enregistrement qu'il opère. En un mot, le fait brut est presque insaisissable au sens commun naïf (1). » C'est bien autre chose lorsque les cris de la foule, les mouvements de stupeur, d'admiration, de crainte, et d'exaltation créent une atmosphère affolante, désorientant l'attention en l'attirant simultanément dans vingt directions différentes. De cette tête blême au chapeau enfoncé, à cette face éclairée, les cheveux dressés sur le chef nu, l'œil va au « miracle », s'en détache, y revient ramené par quelque cri annonçant un détail inexact, et dans cette tourmente, personne ne sait plus au juste ce qu'il voit et cependant une fois le fait accompli, la foule a vu et raconte comme raconte la foule. La vision de chacun se complète alors inconsciemment et la vérité, dans sa précision scientifique tout au moins, devient inatteignable.

Malgré tout, ce sera avec la plus grande prudence qu'un historien rejettera le récit

(1) E. LE ROY, *loc. cit.*

d'un miracle s'il ne trouve point dans les textes eux-mêmes de raisons positives de le faire.

Sans doute les faits miraculeux qui résisteront à cette série d'analyses seront rares. Qu'importe ? Solidement établis, ils se présenteront à l'historien comme des faits certains dont il lui faudra en conscience affirmer l'indiscutable réalité.

CHAPITRE VIII

DE L'UTILISATION DES TÉMOIGNAGES MIRACULEUX OU DE LEUR EXPOSITION HISTORIQUE ET CRITIQUE

Après avoir enfin éliminé les faux miracles, les illusions, les faux témoins, les mythes et les légendes, il reste à traiter le résidu historique de cette longue analyse. Le critique est loin d'avoir achevé sa tâche. Il lui faut encore utiliser les faits désormais acquis et les faire entrer dans le cadre d'une histoire plus ou moins étendue. Il ne peut du moins se dispenser d'en donner une description sérieuse, je veux dire véritablement complète et scientifique.

C'est alors, avons-nous dit, que la part de l'art, du roman ou de la poésie risque de devenir tout à fait prépondérante. Or, c'est précisément ce qu'il faut éviter. Le critique digne de ce nom visera à l'exactitude, et

non pas à l'effet, il évitera la rhétorique chère aux prédicateurs de la foi ou de l'incrédulité qui ne manque point d'exagérer affirmations ou négations. Bien plus, il évitera de déformer les faits par un exposé tendancieux. Pour cela, il se défiera des inspirations de sa philosophie et de sa théologie personnelles. Il peut choisir entre trois attitudes et de ce choix dépendra presque entièrement la rigueur de ces reconstructions.

L'attitude théologique. — Les historiens qui adoptent cette première attitude peuvent appartenir à des camps philosophiques assez variés : thomisme, traditionalisme, fidéisme, immanentisme, etc., etc. ; mais ils s'accordent tous en un point essentiel. La raison seule ou aidée par la tradition, la foi naturelle, l'action (1), peut connaître avec certitude les motifs de crédibilité de la révélation ; bien plus, les miracles et les prophéties sont des faits rapportés par l'histoire

(1) M. Blondel écrit : « Le principe de la synthèse n'est ni dans les faits seuls ni dans les idées seules, il est dans la Tradition qui résume en elle les données de l'histoire, l'effort de la raison et les expériences accumulées de l'action fidèle. » *Histoire et dogme*, p. 53, et encore : « L'essentielle vérité du catholicisme, c'est l'incarnation des idées dogmatiques dans les faits historiques. » *Ibid.*, p. 57.

et sont par suite certains d'une certitude historique.

En réalité, une semblable doctrine est imposée à l'historien par ses convictions religieuses. Les miracles en tant que ce sont des faits relèvent de la critique historique. Celle-ci peut affirmer après examen des témoignages : ce fait s'est bien réellement produit, celui-là, non. Mais ce n'est plus le rôle de l'historien de décider si ce fait qui a paru jadis merveilleux, qui le paraît peut-être encore, est vraiment surnaturel. Le miracle comme tel est en dehors des atteintes de l'histoire et ne relève point de ses méthodes.

Cependant l'historien, plié à l'attitude théologique, est incapable de dissocier les deux points de vue et dans la pratique il ne manquera point d'exposer le fait merveilleux en soulignant, en exagérant même tous les traits qui pourraient le faire paraître plus inexplicable et plus miraculeux. C'est l'apologétique et la théologie installées dans l'histoire et commandant en maîtresses dans un domaine où elles n'ont rien à faire.

Ne devinez-vous pas tout de suite les dangers d'une semblable attitude? Sous l'influence d'une telle discipline, on aboutit

aux plus extraordinaires crédulités. N'est-ce point pour faire paraître plus grand le miracle de la propagation du christianisme que l'on voit les légendaires apostolicistes admettre des récits invraisemblables, em-
plis de miracles empruntés ou inventés (1), que l'on étale et que l'on proclame comme un mendiant ses plaies.

Cette attitude mérite le nom d'hyper-historique. Il y a en effet surcroît, et involontairement, en voulant faire saillir le miracle, on sera tenté d'y ajouter quelque chose qui, certes, pourra embellir le récit, provoquer l'étonnement et peut-être la foi des simples mais qui sera contraire à la vérité et pourra ruiner la foi des moins crédules.

Le P. de Smedt écrit : « Nous pourrions citer plus d'un exemple dans l'histoire ecclésiastique où des questions de faits ont été résolues *a priori* par l'application d'un principe de théologie plus ou moins certain. Rien de plus funeste à l'esprit critique que cette déplorable méthode. Elle

(1) Sur la valeur des traditions des églises particulières, consulter : R. P. DE SMEDT, *Principes de critique historique*, Liège, 1883, in-12, p. 173-176, et sur les traditions apostolicistes. A. HOUTIN, *La controverse de l'apostolicité des églises de France*, Paris, 1890, in-12.

aveugle souvent bien plus encore que les affections les plus ardentes, et le mal est d'autant plus grave que le calme et la logique, avec lesquels on avance dans les déductions, donnent une paix trompeuse à la conscience de l'écrivain et en imposent facilement au lecteur trop confiant qui l'a pris pour guide. Cependant, pour peu que le principe soit faux ou mal entendu, tout l'édifice des conclusions sera ruineux (1). »

Même parmi les écrivains catholiques qui s'efforcent de fonder l'apologétique sur la tradition ou sur l'action, je n'en connais guère qui ne prétendent imposer à l'historien la tâche de l'apologiste (2). C'est là

(1) R. P. DE SMEDT, *Principes de critique historique*, Paris, 1887, p. 37-38.

(2) Cf. M. BLONDEL, *Histoire et Dogme*. Montligeon, 1904, grand in-8°, *passim*. et spéc., p. 65. « Ce qui demeure inébranlable, c'est la vérité de ce prodige : la pureté miraculeusement obtenue et préservée de la foi au Seigneur et Créateur, la ferveur prophétique de l'attente du Messie, la réalisation divinement déconcertante de la grande promesse du Sauveur et du grand espoir des âmes. » Nombre d'historiens à l'encontre de M. Blondel ont cru entrevoir une explication du monothéisme d'Israël dans son esprit d'exclusivisme national qui lui fit rejeter les dieux voisins ; d'aucuns en plus grand nombre voient dans l'attente du Messie le cri d'une nation opprimée et ne se résignant pas à l'oppression. Ce royaume de Dieu et cette fin du monde qui forment la subs-

une erreur dangereuse. L'historien, qui prétend pleinement à ce titre et qui entend faire œuvre de science dans la mesure où le permettent les facultés humaines, ne doit songer qu'à la vérité proprement historique. Après avoir critiqué les faits, il doit nous montrer leurs enchaînements. Rien de plus. Il doit laisser à l'homme spirituel le soin de reconnaître son bien où il le trouve. Lui se comporte comme un cinématographe faisant défiler à son heure le miracle, sans le voiler, sans le grossir. Et ce serait le grossir que de négliger d'en donner les explications saisissables, omettre d'en exposer les antécédents qui le feraient comprendre.

L'attitude naturaliste. — Les historiens naturalistes n'admettent ni le surnaturel, ni le miracle. Il y a parmi eux des gens qui

tance prophétique de l'enseignement de Jésus, leur réalisation *déconcertante* sont pour beaucoup, non pas un miracle, mais une objection contre la divine science du Christ. Quant à la propagation du Christianisme et au développement de l'Eglise que l'on présente comme le miracle des miracles, ils ont leur analogue dans la formation de toutes les grandes religions. Ce qui frappe, c'est la disproportion du point de départ et du point d'arrivée. Entre la personne du Bouddha et les 300 millions de sectateurs qui croient en lui, n'y a-t-il pas une disproportion flagrante surtout, si l'on songe au néant du nirvana final.

viennent d'horizons assez divers : les uns, athées ou panthéistes, nient Dieu ou tout au moins un Dieu créateur et personnel, les autres déclarent Dieu et les causes surnaturelles inconnaissables. Enfin, parmi ceux qui admettent Dieu et la création, il en est qui nient la possibilité du miracle. Toutes ces opinions philosophiques s'accordent sur cette thèse : il n'y a point de miracle connaissable.

Et sans doute cette dernière assertion est défendable ; mais, même démontrée, elle n'a pas à intervenir dans l'examen critique des faits historiques. Ce que d'aucuns appellent miracle peut n'être qu'un fait naturel assez singulier, la question de sa réalité historique ne doit se trancher que par des raisons purement historiques. Ce ne semble pas toujours le cas.

Un apologiste protestant remarque : « On dit toujours qu'il faut s'approcher des miracles du Nouveau Testament *sans parti pris* ; par où on entend d'habitude qu'il faut avoir, de prime-abord, la conviction philosophique de l'impossibilité du miracle. Il est important que, dans ce cas, l'adversaire avoue franchement n'être pas sans parti pris. Sa position dogmatique lui interdit, en effet, un examen tranquille de

la documentation historique. En tant qu'historien, nous n'avons pas à décider ce qui, philosophiquement parlant, est possible ou ne l'est pas (1). »

Un philosophe catholique écrit de son côté : « Parler de mythes, de légendes, d'allégories pris peu à peu au pied de la lettre, j'accorde que cela suffira dans certains cas. Mais toujours ? C'est la question même. Au fond des exégèses qui s'inspirent de cette méthode, il y a comme principe recteur plus ou moins secret, pour fixer les indéterminations, pour résoudre les myriades de petits problèmes que soulèvent les textes, pour rendre les probabilités concourantes et assurer leur convergence, il y a une conviction préconçue de l'impossibilité du miracle. Sans cette répugnance *a priori*, je me demande si l'on conclurait toujours de même (2). »

Certes, comme nous l'avons vu, l'historien est en droit de rechercher si le fait miraculeux ne se réduit pas à une allégorie, à

(1) L. DE GERDTELL, *Les miracles du Nouveau Testament sont-ils suffisamment documentés*, Lausanne, Paris, 1906, in-8°, p. 9.

(2) ED. LE ROY, *Essai sur la notion du miracle*, dans *Annales de Philosophie chrétienne*, octobre 1906, p. 29-30.

une légende ou même à un mythe, bien plus, c'est même son devoir rigoureux. Qu'il montre à la base de toutes les déformations analogues le fait naturel plus ou moins inexplicable qui leur a donné naissance, rien de mieux.

Mais, il peut se laisser entraîner à faire davantage. Persuadés que le surnaturel et le miracle n'existent point, il sera tenté de nier tout ce qui lui paraîtra encore inexplicable dans l'état actuel de la science. Cette attitude ne fut point inconnue des Grecs.

« Comment a-t-on pu s'imaginer que Glaucos, le pêcheur, s'était transformé en dieu marin ? C'est que Glaucos, habile plongeur, un jour au fond de la mer, fut dévoré par un monstre. Comme on ne le vit plus reparaître à la surface, on crut qu'il avait voulu rester dans les flots, où depuis ce temps-là il passa son existence, pareil à un dieu de la mer. Autre exemple : La vierge arcadienne Callisto, dit la légende, fut changée en ourse. Palæphatos sait qu'il n'y a rien de vrai dans cette histoire ; il connaît et il raconte ce qui s'est passé. Une fois, Callisto, étant en chasse, arrive seule dans une gorge sauvage où elle rencontre une ourse, qui se jette sur elle et la met en pièces. Les chasseurs ses compagnons, ne la voyant

pas revenir, s'approchent de l'endroit où elle s'était dirigée, et à la vue de l'animal, ils se persuadent que la jeune fille a pris cette forme nouvelle (1. »

Eichorn et Paulus, à l'imitation de Palæphatos, dénaturant les traditions grecques, ont défiguré les récits évangéliques en voulant les rendre vraisemblables.

« Prenons par exemple le récit de l'Evangile sur le jeûne que Jésus aurait prolongé durant quarante jours. A en croire les rationalistes, *quarante* était un nombre rond pour signifier plusieurs jours, ou bien cette abstinence ne fut pas complète et n'exclut pas les herbes, les racines... Les autres faits merveilleux de la vie de Jésus s'expliquaient d'une manière analogue. La lumière céleste des bergers de Bethléem ne fut ni plus ni moins qu'une lanterne qu'on leur porta aux yeux... Quand on raconte que Jésus marcha sur la mer, cela veut dire qu'il rejoignit ses disciples à la nage ou en marchant sur le bord. Une autre fois, il calma la tempête en saisissant le gouvernail d'une main ferme. La multiplication des pains s'explique par des magasins secrets ou par des provisions que les auditeurs avaient dans leurs poches. Les anges de la résurrection ne furent

(1) P. DECHARME, *La critique des Traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904, grand in-8°, p. 406.

autre chose que des linceuls blancs, que les pieuses femmes prirent pour des êtres célestes. L'ascension fut de même réduite aux proportions d'un fait naturel par l'hypothèse d'un brouillard à la faveur duquel Jésus s'esquiva adroitement et se sauva de l'autre côté de la montagne (1). »

Ces façons cavalières de faire rentrer dans le rang les faits extraordinaires sont inadmissibles. On amoindrit, on dissimule tout ce qu'ils ont de singulier, tout ce qui les fait paraître impossibles ; mais n'est-ce point faire passer l'histoire entière dans le lit de Procuste. Certes, tout se simplifie ; mais selon les vues et la méthode de M. Homais (2).

(1) E. RENAN, *Etudes d'histoire religieuse*, in-8°, p. 144-145. L'opinion d'Eichhorn, qui voit dans l'arbre du bien et du mal un arbre vénéneux, eût mérité d'être soulignée par Renan. Cf. EICHHORN, *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, 1779, t. IV, p. 200-203. Certains commentateurs catholiques, tel le R. P. de Hummelauer, n'ont pas échappé à cette tendance. A propos de la femme de Loth, « le célèbre exégète imagine que dans l'effroyable bouleversement des choses, la malheureuse femme emportée par une vague, roulée dans une eau très salée, recouverte d'écume et de sel, n'a plus apparu aux yeux troublés de son mari que comme une masse de sel confuse ». R. P. LAGRANGE, *loc. cit.*, p. 203.

(2) Cette attitude est en réalité des plus naïves ; re-

« Dans la solution des problèmes d'un ordre aussi élevé, écrivait Renan, l'hypothèse surnaturelle et les hypothèses naturelles trop simples (celles du XVIII^e siècle par exemple), où tout est réduit aux proportions d'un fait ordinaire d'imposture ou de crédulité, doivent être également repoussées. On me proposerait une analyse de Jésus, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à chercher, que je la récuserais ; sa clarté même serait la meilleure preuve de son insuffisance (1). »

Ces paroles sont judicieuses ; mais elles laissent encore supposer que si la théologie et la philosophie brutale ne sauraient gouverner l'histoire, ce pourrait bien être le rôle d'une philosophie plus raffinée. Il nous reste à montrer qu'il n'en est rien.

L'attitude critique ou historique. — Entre ces minimistes et ces maximistes ne peut-on concevoir une attitude qui ne soit commandée ni par des principes religieux, ni par des principes irréligieux, mais unique-

jeter d'un récit les parties miraculeuses pour en recevoir le reste, c'est le considérer à la fois comme historique et comme légendaire. Elle est contradictoire et tout le merveilleux, sauf le merveilleux absurde, est préférable plutôt que la contradiction.

(1) E. RENAN, *loc. cit.*, in-8°, p. 199-200.

ment par un amour passionné de la vérité historique (1).

« Un historien sans parti pris est celui dont le jugement scientifique n'est influencé par aucune thèse préconçue, par aucun préjugé religieux, ou antireligieux, mais uniquement par la documentation bonne ou mauvaise d'un fait historique. Il faut s'approcher des miracles du Nouveau Testament tout comme si notre enquête portait sur la crucifixion de Jésus ou les voyages missionnaires de Saint-Paul (2). » Cette conception de l'histoire, et spécialement de l'histoire des miracles, constitue précisément la caractéristique de l'Ecole critique.

Le parti-pris se manifeste surtout chez les partisans d'une philosophie de l'histoire théologique ou rationaliste. Ils entendent les uns et les autres nous montrer les causes dernières, la loi suprême des événements : loi Providentielle ou loi de l'Evolution, Dieu ou le Progrès. En voulant faire éclater le finalisme qui gouverne l'humana-

(1) L'expression est du P. de SMEDT, *Principes de critique historique*, Liège, 1883, in-12, p. 17. Il ne croit pas d'ailleurs que la vérité historique puisse être en opposition avec la vérité révélée, p. 20.

(2) L. DE GERDTLL, *loc. cit.*, p. 9.

nité ils assument inconsciemment une sorte de charge prophétique et négligent le but véritable de la science en histoire comme ailleurs qui est d'établir les liaisons immédiatement atteignables des faits.

L'historien critique se défie de toute téléologie laïque ou religieuse ; il ne poursuit point la recherche aventureuse des causes finales, redoutant l'*a priori* qu'elles insinuent lentement et incessamment dès les opérations de la critique textuelle jusqu'aux opérations de la synthèse historique. En histoire comme ailleurs, les causes doivent être reléguées au rang des idoles scolastiques. Le savant ne doit connaître que des faits antécédents et des faits conséquents, rien de plus. Pour écrire l'histoire il ne faut pas avoir de philosophie de l'histoire.

Parmi les tenants d'une telle histoire on trouve des incrédules mais aussi des croyants. C'est ainsi que l'on a vu des protestants s'efforcer d'écrire une histoire impartiale des papes, ou des catholiques, une histoire sereine du protestantisme (1). Mais

(1) A. PERRAUD, « *De l'impartialité en histoire surtout en histoire religieuse* », dans *Le Correspondant*, juillet, 1898, signale l'impartialité des Hurter, des Vogt et des Rank.

lorsqu'il s'agit des faits fondamentaux d'une religion, du christianisme par exemple, le confesseur du Christ qui prend une telle attitude apparaît à ses coreligionnaires comme coupable de trahison. C'est ce qui est arrivé à M. Loisy (1) ; il s'est vu répudié à la fois par tous les tenants divers de l'attitude théologique.

Sans doute il est difficile à l'homme de s'élever au-dessus de ses passions ; même et surtout peut-être de ses passions saintes. Sans doute il faut un détachement non-commun pour s'élever au-dessus du diorama gigantesque de l'histoire chrétienne et le considérer dans la gravité sereine d'un homme qui aurait aboli en son cœur et les haines et les amitiés particulières. Cependant telle est la loi de l'histoire.

Cette nécessaire indépendance effraie les chrétiens lorsqu'il s'agit des Evangiles. Les Bollandistes contemporains pratiquent cette

(1) Il écrivait encore à la fin de 1906 : « J'ai toujours pensé et je pense encore, que ce qui est faux en histoire est faux partout ; ce que j'ai toujours demandé, d'ailleurs inutilement, aux théologiens, était de vouloir bien ne pas trancher au nom de leurs principes *a priori* les questions de fait qui relèvent de la critique historique. » *Revue d'Hist. et de Litt. Relig.* Paris, 1906, p. 578.

méthode sur le terrain hagiographique avec une sûreté, une honnêteté qui fait le plus grand honneur à l'école de Bruxelles. Se soucieraient-ils de soumettre les Synoptiques à la même intraitable critique? J'aurais grand'peur de les voir se récuser et qu'interrogés sur les livres de l'abbé Loisy ils répondissent aux indiscrets : Nous ne nous occupons des miracles qu'après l'Evangile. Le mot est d'un historien catholique éminent et qu'ils ont souvent loué dans leurs *Analecta*.

Le R. P. Lagrange a promis de nous expliquer comment la méthode historique, qu'il applique d'ailleurs avec toutes sortes de réticences à l'Ancien Testament ne convient en aucune façon au Nouveau. On se rappelle sans doute cet étrange Post-scriptum à l'Avant-propos de son petit livre sur *La méthode historique*. « Au moment de donner le bon à tirer (2 février 1903), je crois devoir rappeler que le livre de M. Loisy, *L'Evangile et l'Eglise*, n'a paru qu'après que ces conférences ont été données. On verra assez que si la méthode historique est recommandée des deux côtés avec des formules semblables, il y a des différences radicales dans la manière d'en-

visager le Nouveau Testament. J'espère m'en expliquer plus tard (1). »

C'est ainsi que l'attitude théologique laisse son pli même chez des historiens ouverts et avisés. Mais vouloir ne pratiquer la méthode historique que pour les faits qui précèdent ou suivent le temps du Messie

(1) Il s'en est expliqué depuis et la raison qu'il en a donnée, est qu'il ne faut pas inquiéter la masse des croyants en faveur de quelques âmes troublées. *Bulletin de Litt. ecclés.*, janvier 1904, p. 6. Mais attaqué à son tour par les intransigeants qui entendent que la critique n'a pas le droit de s'exercer au sujet des livres inspirés, il répond au P. Delattre : « Ces problèmes (ceux que posent l'Ancien Testament), il faut les résoudre sous peine d'abandonner beaucoup de consciences à une douloureuse anxiété. » *Eclaircissements sur la méthode historique*, p. 105. — Le R. P. Lagrange semble croire que, seuls, les miracles de l'Ancien Testament inquiètent l'esprit moderne ; c'est qu'il connaît mal son temps. Au reste, on peut reconnaître dans ses diverses explications un aveu de la nécessité d'employer la méthode critique aussi bien pour le Nouveau que pour l'Ancien Testament. Mais l'Index est toujours prêt à interdire, le Saint-office, toujours prêt à condamner, et à distance, ce post-scriptum semble dicté par la prudence ecclésiastique. Il est vrai que les Delattre, les Hetzenhauer sont là. Ils eussent sans doute souhaité que l'on accordât l'imprimatur au *Pentateuque* du R. P. Ce livre leur eût été une proie et une joie. Cf. A. HOUTIN, *La question biblique au xx^e siècle*, Paris, 1906, in-8°, sur le Père Lagrange, p. 159-167 ; sur les R. P. Delattre et Hetzenhauer, p. 209-217.

est une attitude inconséquente et qui ne pourra pas se soutenir encore longtemps.

Essayons donc sans distinction de livres, inspirés ou non, de déterminer avec précision quel sera le devoir de l'historien en présence des livres sacrés : *Avesta*, *Ancien et Nouveau Testament*, *Coran*, etc., ou des simples légendes hagiographiques qui rapportent des faits miraculeux.

Lorsque l'historien aborde un événement ou un personnage considérable, que fait-il ? Il s'efforce d'en montrer les origines, de décrire les circonstances qui contribuèrent à leur développement ; mais ce n'est pas tout. Après avoir ainsi encadré le personnage ou l'événement qu'il veut faire revivre en reconstituant sa genèse, en le replaçant dans son milieu il s'applique à le singulariser. Il ne saurait oublier, en effet, que l'histoire n'est pas une science, dans le sens ordinaire du mot ; il n'y a de science que du général, que de ce qui est susceptible de se répéter ou d'être reproduit *ad libitum*. L'histoire est une connaissance des faits individuels et singuliers. Si donc l'historien négligeait de montrer dans un homme l'originalité de sa pensée, de son cœur, de son énergie,

il faillirait à tous ses devoirs. Il pourrait nous montrer une sorte d'homme anonyme et moyen mais il ne nous peindrait, par ce procédé, ni Bossuet, ni Napoléon. Il en est évidemment de même pour les événements. Les actions historiques comme les actes ordinaires peuvent être considérés soit sous l'aspect qui les rend semblables à d'autres, soit sous l'aspect qui les fait uniques (1). Chaque événement a sa figure personnelle, sa physionomie particulière et si l'explication qu'on en donne était poussée jusqu'à épuisement, il est assuré que tout le singulier aurait été oblitéré comme à la main et de parti pris.

Que devra donc faire l'historien quand il s'agira pour lui d'exposer des faits réputés miraculeux? Il devra s'appliquer à faire voir comment ils ne semblent pas impossibles, comment dans une large mesure ils peuvent recevoir une explication, soit qu'ils aient des analogues, soit que les récentes interprétations scientifiques semblent pouvoir s'y adapter.

Avec non moins de soin, le critique sérieux s'appliquera à souligner ce qui reste

(1) Cf, P. LACOMBE, *De l'histoire considérée comme science*, Paris, 1894, in-8°, voir tout le chapitre I.

en eux et malgré tout de singulier et d'inexpliqué. Il n'oubliera pas que l'histoire est une science de particulier et indiquera les conséquents prodigieux de même que les antécédents ordinaires d'un fait réputé miraculeux.

L'historien doit procéder comme le naturaliste. L'historien du miracle doit imiter le tératologiste qui s'adonne à l'étude des monstres ou des singularités. Dans sa description, il devra n'omettre aucun détail, même s'il lui paraît indifférent. La médecine et surtout la pathologie médicale est également une étude de cas anormaux. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un détail insignifiant aux yeux de celui qui enregistre une observation singulière permit plus tard à une science plus avancée de définir à quelle maladie on eut alors affaire. C'est ainsi que l'exactitude des grands peintres italiens, lorsqu'ils peignirent les possédés, en reproduisant les bubons des aisselles, permit aux neurologistes modernes d'y reconnaître avec assurance des hystériques des plus nettement caractérisés.

L'historien doit étudier la Bible et en utiliser les témoignages sans intention de prouver quoi que ce soit ; mais simplement

pour mettre les faits dans tout leur jour et faire saillir aussi bien leur banalité que leur originalité. La Bible ne doit pas être pour lui un arsenal de miracles démonstratifs, mais un texte rapportant des faits. Toutes les recherches historiques tendront à déterminer la nature des récits qui les rapportent : allégorie, mythes, légendes, mauvaises ou bonnes observations, mais sans aucun souci apologétique.

Dans le récit biblique l'exposé des faits et le jugement qu'en porte le narrateur se confondent ; mais cette confusion pardonnable chez des écrivains anciens, ne saurait être admise chez un critique moderne. Le fait c'est la réalité qui constitue l'histoire et c'est la seule chose sur laquelle on interroge le critique ; le jugement qui qualifie ces faits de miraculeux est d'ordre théologique et ce n'est plus l'affaire de l'historien.

Sans doute les théologiens naturalistes ou surnaturalistes ne manqueront pas qui, après la lecture d'un exposé critique consciencieux de tel ou tel miracle, déclareront les uns qu'il n'y a point là de miracle, les autres qu'il est patent. Les uns s'attacheront aux essais d'explication ; les autres au signalement des singularités ; ils feront

œuvre de théologiens et leurs appréciations seront autant de jugements théologiques. Aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de canoniser un saint, l'avocat du saint joue le rôle du théologien surnaturaliste, l'avocat du diable celui du théologien naturaliste ; enfin il est réservé à une congrégation de théologiens de décider en dernier ressort : tel fait peut ou ne peut pas être tenu pour miraculeux. Il est vrai que par une sorte d'inconséquence l'Eglise demande aux fidèles d'être les juges de miracles anciens assez mal attestés et leur refuse aujourd'hui de se prononcer sur ces matières lorsqu'il s'agit de quelque merveille contemporaine.

L'historien, conscient des limites de sa méthode, ne se prononcera donc pas plus sur les miracles anciens que sur les miracles modernes. Une seule idée le préoccupera : donner l'idée juste des faits, les faire bien voir en les éclairant d'une pleine lumière soit par l'évocation des analogues, soit par la notation de leurs singularités. Un seul mot résumera son programme : l'exactitude. Persuadé que la critique lui permet de se prononcer sur la vérité des faits il n'oubliera point que porter un jugement sur leur nature c'est faire de la théo-

logie ou de la métaphysique. Sans abandonner ses droits à cet égard, il se gardera bien d'en user lorsqu'il prétendra faire œuvre d'historien.

Peut-être l'accusera-t-on d'indifférentisme? Ce sera pour lui le juste témoignage de son indépendance scientifique. Si d'autre part il est croyant, il pourra se contenter de répondre avec Lenain de Tillemont: « Le critique chrétien doit se contenter de chercher la vérité des faits, et pourvu qu'il la trouve, il ne craint pas que l'on en abuse, étant certain que la vérité ne peut être contraire à la Vérité ni par conséquent à la piété qui doit être fondée sur la vérité (1). »

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique durant les six premiers siècles*, Paris, 1701, t. I, p. VIII-IX.

CONCLUSION

LE MIRACLE PREUVE DE LA VRAIE RELIGION ?

Lorsqu'il s'agit des preuves de la vraie religion, non seulement nous pouvons, mais nous devons être sévères. Les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament constituent l'une de ces preuves et nous devons par conséquent n'accepter que ceux qui sont établis d'une façon rigoureuse. Mais la critique historique nous permet-elle d'en conserver un grand nombre ?

La critique de sincérité nous oblige à dénoncer l'incertitude historique des miracles contenus dans les livres pseudépi-graphes apocryphes. Le *Pentateuque*, *Josué*, les *Juges*, *Daniel*, pour ne citer que ceux-là, doivent être récusés lorsqu'ils attestent des

faits miraculeux. Ainsi de ce seul chef, nombre de miracles parmi les plus éclatants sont retranchés du faisceau de la preuve miraculeuse. Tous les miracles de Moïse, et deux des plus grands miracles de Jésus : la guérison de l'aveugle-né et la résurrection de Lazare.

La critique littéraire nous a contraint d'éliminer tous les miracles qui sont rapportés dans des poèmes, des romans, des recueils de moralités ou des traités de théologie, *Job*, *Tobie*, *Jonas* le *Quatrième Evangile* ne présentent, en effet, aucune garantie d'historicité. Tous les miracles rapportés par ces seuls livres doivent donc être encore détachés du groupe des miracles apologétiques.

Ce n'est pas tout, nous avons vu que les livres qui se présentent comme historiques, même s'ils peuvent être réputés pour authentiques, doivent encore être soumis à la critique textuelle, à la critique de provenance, à la critique d'interprétation et à la critique d'exactitude.

Le seul usage de la critique textuelle nous mène à rejeter l'historicité du miracle de l'Ascension qui n'est point rapporté par les plus anciens manuscrits (1).

(1) Il y aurait bien à dire sur l'ascension. Un groupe

Si nous appliquons la critique de provenance aux livres des Rois, aux Paralipomènes et aux Synoptiques, nous sommes astreints à nier la valeur historique de maints récits miraculeux qui ne sont évidemment que des citations de seconde ou troisième main ou manifestement légendaires. Les récits de l'enfance de Jésus appartiennent sans aucun doute à cette dernière catégorie.

Enfin, connaissant par la critique d'interprétation l'incertitude relative de l'histoire ancienne (et toute l'histoire biblique non primitive rentre dans cette catégorie) il nous reste à soumettre les livres proprement historiques à la critique d'exactitude. C'est le moment d'être prudent et d'observer toutes les règles de cet art difficile. La valeur historique de chaque récit miraculeux demande un examen individuel. Les raisons techniques doivent être seules décisives ; mais, en cas d'incerti-

de témoins ne le mentionnent pas dans Luc, xxiv, 51 ; d'autres témoins anciens la contiennent. Y a-t-il eu omission d'un côté ou addition de l'autre ? L'addition est plus probable, pour conformité avec les actes. Mais tout le monde n'en convient pas. L'objection radicale et décisive contre l'ascension est que Luc (ou l'auteur des actes) est seul à la signaler tandis que Paul et les autres évangélistes conçoivent les choses tout autrement.

tude, la vraisemblance peut servir de guide.

Il y a là, si l'on veut, trois règles qui dominent tous les problèmes historiques auxquels collaborent l'histoire et la science.

Prenons pour exemple les guérisons de l'Evangile. On sait les difficultés que fait le bureau des constatations à Lourdes ou la congrégation chargée à Rome de la canonisation des Saints pour recevoir les guérisons miraculeuses.

A Lourdes, tout au moins, on exige, de celui qui se prétend guéri, un certificat de diagnostic précisant la maladie dont il était atteint. Ce premier certificat permet d'éliminer tous les malades relevant de la pathologie nerveuse. Un ex-possédé se verrait impitoyablement éliminé par le directeur du bureau des constatations. L'hystérie et ses diverses formes relèvent trop évidemment de la thérapeutique mentale. Pour la guérison de maladies appartenant à une autre catégorie on ne manque jamais de s'assurer que la guérison a été définitive et ne s'est point bornée à une passagère amélioration.

En fut-il de même à l'époque des Evangiles ? Evidemment non ! Est-ce une raison, parce que les croyants des origines, de même que leurs contemporains, ignorè-

rent ces méthodes prudentes, pour rejeter les guérisons évangéliques? Nous ne le pensons point.

Mais, tandis que le bureau de Lourdes écartera les guérisons des maladies nerveuses parce qu'elles peuvent être obtenues par la suggestion, ce sera pour nous une raison qui militera en faveur de l'historicité des guérisons évangéliques.

Un second exemple va préciser notre pensée. Examinons le cas des aveugles guéris par Jésus.

Il est certain que les maladies d'yeux, dont parlent les évangélistes, sont fort mal diagnostiquées et le Dr Boissarie écarterait certainement de semblables guérisons sous prétexte que ces cas de cécité pourraient bien n'être que de simples ophtalmies, ces maladies étant d'ailleurs fort communes en Orient. Il ajouterait, sans doute, que les guérisons n'ont pas été contrôlées de manière à établir qu'il n'y a pas eu de rechute.

Pour nous, reprenant les détails des récits sacrés, nous remarquerons qu'ils donnent l'impression d'une sorte de traitement populaire analogue à celui que devaient pratiquer les guérisseurs grecs ou syriens.

« On présente à Jésus un aveugle, au lieu de le guérir à l'instant, il l'emmène hors de la bourgade. Là, il oint ses yeux de salive, il pose ses mains sur lui ; après quoi il lui demande s'il voit quelque chose. L'aveugle, répond qu'il voit marcher des hommes qui lui paraissent comme des arbres : Sur quoi jugeant que la première opération n'est pas suffisante, Jésus la recommence et enfin l'homme guérit.

Une autre fois, au lieu d'employer de la salive il la délayé avec de la terre.

On est quelque peu étonné de voir cette méthode employée par un Dieu. Pourquoi ces reprises ? pourquoi ces ingrédients ? Ces difficultés sont d'ailleurs secondaires et s'évanouiraient vite si l'on pouvait attribuer quelque efficacité à un semblable traitement (1). »

On est, en effet, tenté de dire : ou Jésus agissait comme Dieu et alors à quoi bon cette sorte de mise en scène et d'hésitation ? ou Jésus a guéri ces aveugles, en employant de vieilles recettes humaines et tout s'explique.

Or, précisément, nous retrouvons ce procédé dans de très vieilles traditions grecques et de plus les Grecs modernes le pratiquent encore avec succès sous forme de léchage.

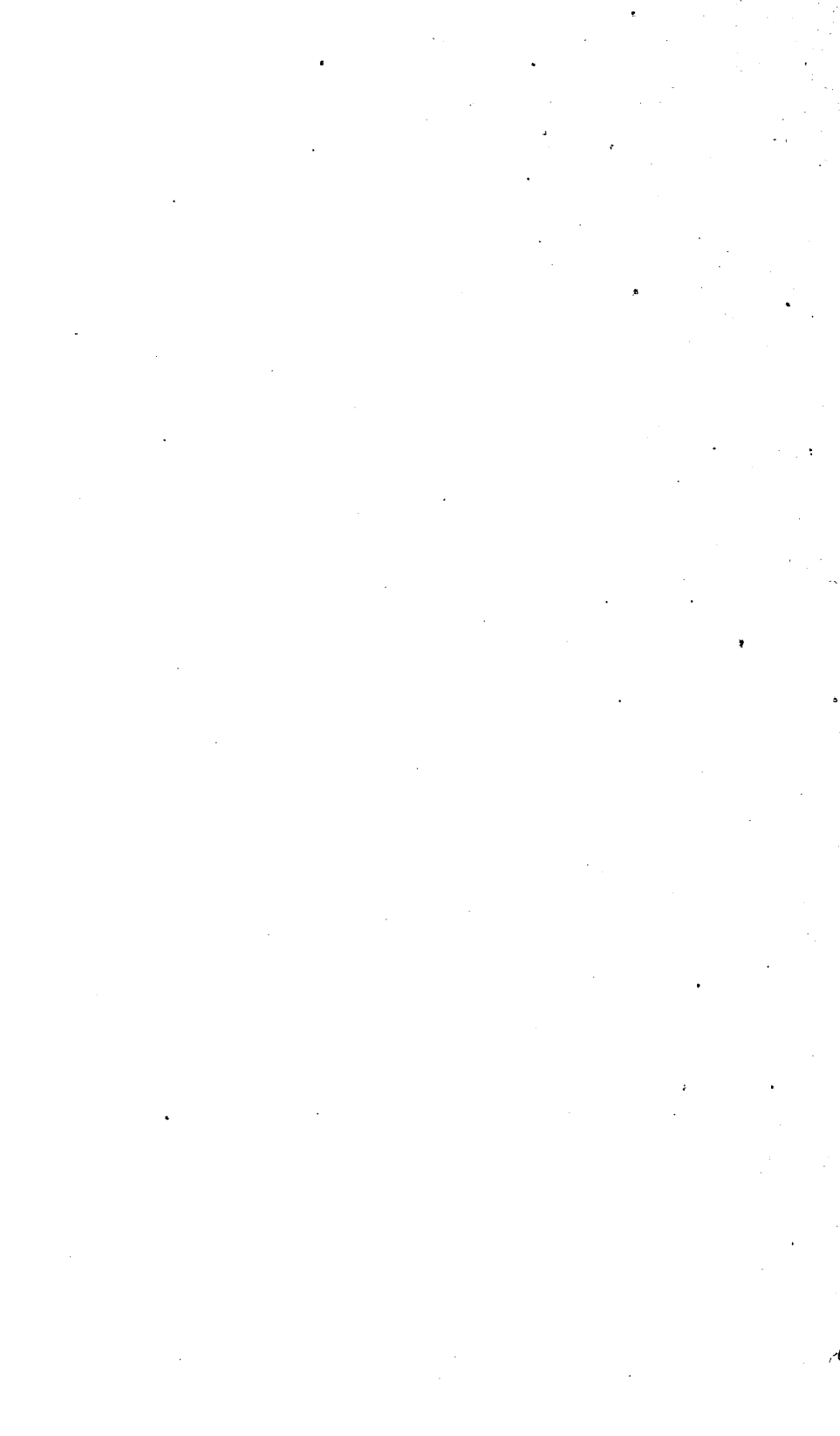
(1) J.-J. ROUSSEAU, *Lettres écrites de la montagne*, Amsterdam 1764, in-12, I, p. 95, note.

Le Dr G.-A. Costomiris, professeur agrégé, à Athènes, dans un intéressant article sur cette méthode empirique, lu en 1888, au congrès français d'Ophtalmologie, disait : « Depuis sept ans, dans plusieurs cas de taies de la cornée, de kératites panneuses et parenchymateuses, d'ulcères chroniques et dans un cas de kératoconus ce procédé m'a donné des résultats fort satisfaisants. »

Les guérisons d'aveugles rapportées par l'Evangile semblent peut-être moins merveilleuses dans le voisinage de ces guérisons analogues; mais elles gagnent en vraisemblance, et comme elles font partie de récits insuffisamment rigoureux, elles bénéficient d'une plus grande certitude.

Ainsi donc, les neuf dixièmes des miracles bibliques, sans qu'on puisse nier leur réalité, ne peuvent être considérés comme vraiment historiques. Dans le groupe historique formé par l'autre dixième, il n'y en a guère de véritablement certains si l'on s'en rapporte à la seule histoire. Il est vrai que la science moderne, en confirmant leur possibilité, leur rend une probabilité inattendue mais déjà nous entrevoyons que la définition que nous avons donnée du miracle devra se modifier devant les progrès de la

science et de ses explications. Sa caractéristique devra se chercher dans le domaine moral et religieux. Peut-on d'ailleurs espérer des preuves d'ordre scientifique pour démontrer la valeur d'une religion ?



NOTES CHRONOLOGIQUES

DE BIBLIOGRAPHIE

MABILLON. — *Traité des Etudes monastiques*, Paris, 1691, in-4° [D. 8634] (1), spécialement 2^e partie, ch. vin, p. 224.

MABILLON. — *Réflexions sur la Réponse de M. l'abbé de la Trape au Traité des Etudes monastiques*, Paris, 1694, in-4° [D. 8633], spécialement : ch. xx-xxiii, *De l'Etude des Pères des dogmes et de la critique*, p. 208-296.

LENAIN DE TILLEMONT. — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1693-1712, 16 vol., in-4° [Salle R. 684]. Voir : *Avertissement*, t. I, p. III-XIX.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE. — *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique touchant l'Histoire de l'Eglise, les Ouvrages des Pères, les Actes des Martyrs*, Paris, 1713-1720, in-4° [H. 2485-86].

FRÉRET. — *Sur l'Etude des Anciennes Histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves*, dans *M. A. I. B. L.* t. VI, Paris, 1729, p. 146-189 [Salle ; N. 239, VI].

Des anciennes histoires conserve tout sauf le merveilleux.

(1) Les indications entre parenthèses sont les cotes de la Bibliothèque Nationale.

DAUNOU (P. C. F). — *Cours d'Etudes historiques*, t. VII. *L'Art d'Ecrire l'Histoire*, Paris, 1844, in-8° [G. 22, 450].

Le célèbre oratorien n'est préoccupé que de rhétorique et nullement de science.

TAINÉ. — *Essais de critique et d'histoire*, Paris, 1858, in-12. [8° 2, 4056].

La préface (pp. II-XIV) fut son premier manifeste en faveur du déterminisme des faits historiques et des phénomènes moraux. Elle fut beaucoup augmentée par la suite dern. édit. (pp. VII-XXXII).

TAINÉ. — *L'Histoire, son présent et son avenir dans Revue Germanique*, 1863 [Inv. 2, 21981 ; 24].

Cette étude qui souleva de nombreuses polémiques, et spécialement les foudres de Mgr Dupanloup, devint par la suite la célèbre *Introduction de l'Histoire de la littérature anglaise* (p. VI-XLIV) dont le 1^{er} volume parut en décembre 1863.

PERRAUD (L. Ad.), Mort cardinal. — *De l'Impartialité historique surtout en matière d'Histoire religieuse*, dans *Le Correspondant*, 25 juillet 1868 [Inv. 2, 21.417 ; 75].

Tout à fait caractéristique d'un état d'esprit encore fréquent aujourd'hui chez les historiens catholiques. Le défunt cardinal y exposait une théorie patriotique et confessionnelle de l'histoire et par suite toute de partialité qui n'a rien de scientifique.

DE SMEDT (R. P. C). — *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam critice tractandam Gaudavi*, 1876, in-8° [8° H. 150]. Surtout bibliographique et de ce chef a beaucoup vieilli.

DE SMEDT [R. P. C]. — *Principes de la critique historique*, Liège, 1883, in-8° [8° G. 5057].

Le meilleur ouvrage catholique.

TARDIF (Ad). — *Notions élémentaires de critique historiques*, Paris, 1883, grand in-8° [8° G. 275].

Nè fait guère qu'énoncer les problèmes que la critique doit résoudre.

DE SMEDT, R. P. C. — *Des Devoirs des Ecrivains catholiques dans les controverses contemporaines*. Discours prononcé à Rouen, Bruxelles, 1885, p. in-8° [manque à la Nationale].

FREEMAN [E-A]. — *The methods of historical study*, London, 1886, in-8° [8° G. 5676].

DROYSEN [J.-G.]. — *Précis de la science de l'histoire*, trad. sur la 3^e éd. par P.-A. Dormoy, Paris, 1887, in-8° [8° G. 5925].

Inutilement métaphysique abuse des termes techniques.

LASCH (Berthold). — *Das Erwachen und die Entwicklung der historischen kritik...* (Le Réveil de la critique historique au M. A., du VI^e au XII^e s.) Breslau, 1887, in-8° [8° G. 5899].

CHEVALIER (Chan. U.). — *Des règles de la Critique historique*, Lyon, 1888, in-8° [8° G. Pièce 390].

Très bon discours ; mais n'a rien d'un exposé méthodique. C'est plutôt une apologie de la critique adressée par ce savant prêtre aux écrivains catholiques.

RENAN (Ernest). — *L'Avenir de la Science*, Paris, 1890, in-8° [8° R. 9602].

Ecrit en 1848, conserve encore un vif intérêt même scientifique.

LADAME (E.). — *Critique historique et hypercritique*, Neuchatel, 1892, in-4° [4° G. Pièce, 1894].

S'efforce de montrer par l'étude d'un exemple particulier que la Bible, de même que les autres écrits historiques, doit être étudiée à la lumière d'une rigoureuse critique.

BERNHEIM (E.). — *Lehrbuch der historischen Methode*, Leipzig, 2° éd., 1894, in-8° [8° G. 7029].

Donne une large place aux sciences auxiliaires et ne se borne pas aux principes généraux de la Critique.

MORTET (Ch. et V.). — *La science de l'Histoire*, 1894, in-8° de 88 p. Extrait de la *Grande Encyclopédie*, t. XX, art. Histoire [Salle R, 295, 20].

Bon article suivi d'une bibliographie étendue.

LACOMBE (P.). — *De l'Histoire considérée comme science*, Paris, 1894, in-8° [8° G. 7058].

Montre bien en quel sens les faits historiques sont irréductibles.

LANGLOIS et SEIGNOBOS. — *Introduction aux Etudes historiques*, 3° éd., Paris, 1899, in-12 [8° G. 7455].

Le meilleur traité et le plus pratique que l'on ait encore écrit.

RENARD (G.). — *La méthode scientifique de l'Histoire littéraire*, Paris, 1900, in-8° [8° Z. 15.031].

Voir ch. VIII. Ce qui reste en dehors de la science, p. 84-103.

SEIGNOBOS. — *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, 1901, in-8° [8° R. 17.540].

Surtout les chap. généraux : III, Critique de Provenance, p. 46. — IV. Critique d'Interprétation, p. 50. — V. Critique de sincérité et d'exactitude,

p. 61, et enfin le très intéressant. VI, Emploi des faits critiques, p. 78.

LAGRANGE M.-J. (O.-P.). — *La méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, Paris, 1903, in-12 [A. 21.668].

DELATTRE A. J. (S. J.) — *Autour de la Question Biblique*. Une nouvelle école d'exégèse et les autorités qu'elle invoque, Liège, Denain, 1904 (Manque à la Nationale).

380 pages de réponse au R. P. Lagrange, pour défendre la stricte historicité de la Bible.

LAGRANGE M. J. — *Eclaircissements sur la méthode historique à propos d'un livre du R. P. Delattre*, Paris, 1905, in-18 [A. 21.843].

Réponse au précédent.

HOUTIN (A.). — *La Question biblique au xx^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1906, in-8^o

Ch. XIII. La vraie question, p. 245-265.

Pose nettement le problème et d'une façon entièrement indépendante.



DU MÊME AUTEUR

La Réforme Intellectuelle du Clergé et la liberté de l'enseignement.

Studi Religiosi, gennaio-febbraio, 1904, p. 86-88.

Un des mérites du livre est le soin que l'auteur a pris de faire parler constamment les personnages compétents sur la matière : prêtres qui racontent la vie de séminaire, professeurs, évêques.

Revue universitaire, 15 février 1904.

J'ai lu ce petit livre si vivant et si sincère avec beaucoup de plaisir. L'auteur est une de ces intelligences droites et libres qui, dans le catholicisme, supportent impatiemment ce que lui-même appelle le *cléricalisme* et qui, pour l'intérêt même de leur religion, réclament la liberté de s'instruire, de penser, de pratiquer les méthodes critiques et scientifiques, la liberté aussi de connaître et d'aimer l'esprit de leur temps... Ce qui fait pour moi l'importance de l'acte de M. Saintyves (car un tel livre est un acte), c'est qu'avec lui comme avec M. Houtin, comme avec tout ce petit groupe de foi certaine et fervente, nous autres libres-penseurs, nous nous sentons en sécurité entière et en union spirituelle. Quelle que soit

leur foi, ces hommes-là ne demandent pour la défendre ou la répandre que les armes rationnelles.

G. LANSON.

Semaine Religieuse de Saint-Flour.

L'ouvrage que nous présentons aux lecteurs de la *Semaine* traité avec une sincérité voisine de l'audace cette délicate question d'une réforme intellectuelle du clergé. L'auteur s'abrite sous un pseudonyme. Je le soupçonne d'être un prêtre. Il est un peu triste que l'intolérance de quelques-uns oblige des esprits aussi vigoureux et aussi francs à se dissimuler.

Avec ses audaces, le livre de P. Saintyves est bien-faisant. Il a soulevé des polémiques. Ce n'est pas un mauvais signe : c'est la preuve que l'œuvre est vivante. Très instamment nous conseillons ce livre aux prêtres cultivés.

L'abbé M. L...

Le Siècle, 11 janvier 1904.

Voici un ouvrage que j'ai pu lire jusqu'au bout en manquant à toutes sortes de petits devoirs. J'en connais peu d'aussi intéressants.

H. BRISSON, président de la Chambre.

L'Autorité, 13 janvier 1904.

En parcourant ces pages, on s'aperçoit tout de suite que l'auteur doit posséder à fond son sujet, être du bâtiment. Aussi peut-il dire : « Ce livre est d'abord un plaidoyer pour la liberté d'enseignement ; mais, en même temps, une critique de l'enseignement clérical. Cette critique s'appuie à peu près uniquement sur des textes ecclésiastiques et beaucoup seront

stupéfiés de voir ce que pensent les membres les plus intelligents du clergé de l'enseignement donné aux clercs...»

ED. PUECH.

Annales de Philosophie chrétienne, janvier, 1904.

Je souhaite que le livre de M. Saintyves ne passe point inaperçu ; car il dénonce un péril grave et il nous propose des réformes excellentes.

J. FENIER.

Le Canada, 27 mars 1904.

Le livre de M. Saintyves offre au public catholique un intérêt singulièrement vif. Son orthodoxie est parfaite et de même sa sincérité. Ses dernières pages peuvent, comme le dit l'auteur, rassurer ceux qui croiraient que l'esprit scientifique doive jamais amener la destruction du sentiment religieux.

B.-C. MORAS.

Journal de Genève, 5 février 1904.

Il est consolant au milieu des circonstances si tristes de l'heure présente — je me place en ce moment au point de vue purement chrétien et patriotique — d'entendre des voix aussi hautement inspirées que celle de M. Saintyves.

DE ROBERTY.

Les Idées de M. Bourru, Paris 1904, in-12, p. 373.

J'ai là un livre que j'ai cité déjà et dont la lecture est édifiante. Tous les républicains devraient le lire et le méditer.

J. PAYOT.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Le fait miraculeux et ses divers aspects	5
CHAPITRE I. — Histoire et critique	11
— II. — La critique textuelle et les principes <i>a priori</i> : inspiration et vraisemblance.	17
— III. — La critique de provenance. — La valeur des compilations, des ouvrages anonymes et des livres apocryphes	41
— IV. — La critique d'interprétation	58
1° <i>Du genre littéraire des livres historiques qui racontent des miracles</i>	58
— V. — La critique d'interprétation	72
2° <i>De l'idée que les rédacteurs de récits miraculeux se sont faite de l'histoire.</i>	72
— VI. — La critique réelle.	86
1° <i>La critique de sincérité</i>	86
— VII. — La critique réelle.	97
2° <i>La critique d'exactitude</i>	97

CHAP. VIII. — De l'utilisation des témoignages miraculeux ou de leur exposition historique et critique. .	111
CONCLUSION. — Le miracle prouve de la vraie religion	134
NOTES CHRONOLOGIQUES DE BIBLIOGRAPHIE . . .	143
TABLE DES MATIÈRES	153

FIN

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

à 1 fr. 25

Vient de paraître :

H. LORIAUX. **L'Autorité des Évangiles**, question fondamentale.

1 beau vol. in-12 de plus de 110 pages imp. sur papier vergé.

En préparation :

A. DUPIN. — **Les Origines de la Trinité.**

J. GRAUX. — **La Science et l'Avenir de l'Église.**

D^r KUNSTLE. — **Le Verset des trois témoins célestes**

Traduit de l'allemand DAS KOMMA JOHANNEUM.

H. LORIAUX. — **Les interpolations du Nouveau Testament.**

P. SAINTYVES. — **Le Miracle et la Science.**

Cette collection est conçue dans un esprit rigoureusement scientifique et indépendant. Nullement confessionnelle et apologétique, elle sera encore moins anti-cléricale et anti-religieuse. Elle a pour but de fournir de brèves monographies sur des points importants de théologie, d'histoire des dogmes, d'exégèse et de philosophie religieuse. Tous ceux qui cherchent la vérité pour elle-même et sans autre souci que la vérité, seront assurés de trouver non pas les solutions définitives; mais les solutions les plus franches et les plus progressives des problèmes religieux de notre temps.

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 429 896

BT

1679576

97

NOURRY

.N903

Le miracle et la
critique historique

BT

NOURRY

97

Le miracle et la
critique historique

.N903

1679576

Bindery

BT 97

1679576

.N903

SWIFT HALL LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 429 896

BT
97
.N903

Dw

NOURRY

1679576

Le miracle et la
critique historique

BT
97
.N903

Dw

NOURRY

Le miracle et la
critique historique

1679576

APR 2

1952

MAY 7

1952

Bindery

BT 97

.N903

1679576

SWIFT HALL LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 429 896